

La revue comme action

Patrick Altman, Francis Arsenault, Mélissa Correia, Pierre Demers, Sébastien Dulude, Cindy Dumais, Jean-Claude Gagnon, Geneviève et Matthieu, Marie-Andrée Gill, Michaël La Chance, Lise Labrie, André Marceau, Richard Martel, Hélène Matte, Hugo Nadeau, Jean-Jules Soucy, Carlos Ste-Marie, Julie Andrée T. and Giorgia Volpe

Number 124, Fall 2016

La revue comme action

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83477ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Altman, P., Arsenault, F., Correia, M., Demers, P., Dulude, S., Dumais, C., Gagnon, J.-C., Geneviève et Matthieu, Gill, M.-A., La Chance, M., Labrie, L., Marceau, A., Martel, R., Matte, H., Nadeau, H., Soucy, J.-J., Ste-Marie, C., T., J. A. & Volpe, G. (2016). La revue comme action. *Inter*, (124), 1-49.

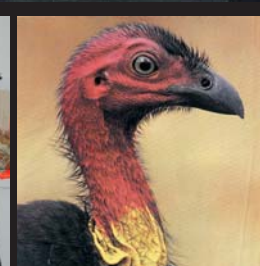
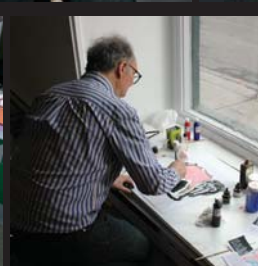
Dans les premiers temps de la revue *Intervention*, certains titres tels que « Épidémie de corps », « Image du texte » ou « Écrire le son » proposaient un traitement graphique où la pensée critique côtoyait la poésie visuelle. La revue répondait à l'ambition de son équipe de faire une différence auprès de ses auteurs en leur offrant une expression graphique inédite, avec des découpages et des pliages, des insertions, aussi, comme si elle ne pouvait revisiter sa façon de faire de l'art, ses circuits et ses formats – sa grammaire de la création devenue par trop convenue – sans revisiter aussi les conventions graphiques et autres « façons de faire » du monde de l'imprimé, livres, journaux ou revues.

Entre-temps la revue a changé de nom. *Inter, art actuel* a conservé cette préoccupation pour la dimension plastique, elle a maintenu la plus grande qualité graphique avec des graphistes d'excellence tels que Pierre Monat les premiers temps, Nathalie Perreault par la suite et Chantal Gaudreault ces dernières années. Pour le numéro 124, le comité de rédaction a voulu renouer avec ce travail sur la revue comme objet et espace d'exposition en réunissant un certain nombre de collaborateurs anciens et nouveaux, des artistes et des poètes, afin de produire un numéro spécial à l'occasion d'une action collective : « La revue comme action ». Il convient de rappeler, à l'ère du numérique, qu'une revue est faite à la main, qu'elle exprime la particularité des rapports humains, les complicités autant que l'imagination.

Le samedi 9 avril 2016, pendant une charrette de quelque huit heures d'affilée, les pages de ce numéro ont été produites sur place, avec divers supports et disciplines correspondant aux participants sélectionnés. Le tout a donné lieu à un métissage entre la pensée critique et la subversion graphique, à une rencontre entre la trace et l'empreinte, à une modulation entre des trajectoires littéraires et des propositions plastiques. Nous voulions confirmer que l'art actuel signifiait une implication directe dans tous les processus, une inscription de toutes les mixités potentielles.

Tous avaient été mis au courant de la possibilité d'agir et d'interagir, accomplissant des rituels de toutes sortes, des inscriptions et des mélanges, se prêtant aux contaminations probables. Certaines pages ont été produites par quatre ou cinq personnes, tandis que d'autres ont été le fruit d'une production solo. Ainsi, les apports de chacun se sont fondus dans l'anonymat de ce « happening d'édition » dont les propositions « ouvertes » ont été modifiées, mélangées, complétées. La revue prenait progressivement forme sur les murs du Lieu, au gré des situations et des contextes d'exécution.

LA REVUE COMME ACTION



Une dernière sélection, par les membres de la rédaction, a permis de mettre en relief ce moment de création original et diversifié. Le lecteur trouvera en ces pages le résultat de cette activité : une synthèse et une implication, une trajectoire et un relationnel.

Pour être conséquent avec cette approche en « action », nous présentons, entre autres, dans la section « Topos » la première rétrospective de Günter Brus à Berlin, un point de vue de Gusztáv Útő sur l'art action d'arrière-garde en Transylvanie et un compte rendu sur l'échange Québec-Bangkok...

LA REVUE COMME ACTION

PATRICK ALTMAN
FRANCIS ARSENAULT
MÉLISSA CORREIA
PIERRE DEMERS
SÉBASTIEN DULUDE
CINDY DUMAIS
JEAN-CLAUDE GAGNON
GENEVIÈVE ET MATTHIEU
MARIE-ANDRÉE GILL
MICHAËL LA CHANCE
LISE LABRIE
ANDRÉ MARCEAU
RICHARD MARTEL
HÉLÈNE MATTE
HUGO NADEAU
JEAN-JULES SOUCY
CARLOS STE-MARIE
JULIE ANDRÉE T.
GIORGIA VOLPE



INTER, ART ACTUEL Directeur Richard Martel programmation@inter-lielieu.org > **Coordonnatrice à l'édition** Geneviève Fortin redaction@inter-lielieu.org > **Comité de rédaction** Nathalie Côté, Chantal Gaudreault, Michaël La Chance, Jonathan Lamy, Luc Lévesque, André Marceau, Richard Martel > **Correspondant en France** Charles Dreyfus > **Comité de rédaction international** Allemagne Elisabeth Jappe, Helge Meyer Argentine Silvio de Gracia Belgique Philippe Franck Brésil Lucio Agra Canada Bruce Barber, Clive Robertson Colombie/France Mildred Durán Gamba Cuba Nelson Herrera Ysla Espagne Bartolomé Ferrando, Nelo Vilar France Paul Ardenne, Julien Blaine, Michel Collet, Jacques Donguy, Michel Giroud, Serge Pey Hongrie Balint Szombathy Indonésie Iwan Wijono Italie Giovanni Fontana Mexico Víctor Muñoz Pays de Galles Heike Roms Pologne Emilio Tarazona Pologne Lukasz Guzek, Artur Tajber Portugal Fernando Aguiar Roumanie Gusztáv Útő Thaïlande Chumpon Apisuk Uruguay Clemente Padín

Conception graphique Chantal Gaudreault graphisme@inter-lielieu.org > **Photos du dossier « La revue comme action »** : Patrick Altman, Pierre Demers, Patrick Dubé, Chantal Gaudreault, Michaël La Chance, Julie Andrée T., Giorgia Volpe. > **Révision et correction** Gina Bluteau > **Administration** Geneviève Roy administration@inter-lielieu.org > **Communication-diffusion** Patrick Dubé infos@inter-lielieu.org **Publicité** Jean-Michel René pub@inter-lielieu.org > **Impression** LithoChic, 2700, rue Jean Perrin, Québec > **Distribution** Canada Disticor Direct Retail Services, Unit B, 1000 Thornton Road South, Oshawa, Ontario, L1J7E2 www.disticor.com > **Distribution France** Les Presses du réel 35, rue Colson, 21000 Dijon, France, www.lespressesdureel.com > *Inter, art actuel* est publié trois fois l'an par les Éditions Intervention > *Inter* est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois SODEP, 460, rue Sainte-Catherine Ouest, bureau 716, Montréal, Québec, H3B 1A7 www.sodep.qc.ca et de Magazines Canada, 425, Adelaide Street West, suite 700, Toronto, M5V 3C1, Ontario, Canada www.magazinescanada.ca > La rédaction est responsable du choix des textes qui paraissent dans la revue, mais les opinions n'engagent que leurs auteurs. Les manuscrits doivent nous parvenir par courriel. Pour proposer un article, consultez notre site ou contactez la rédaction en tout temps aux coordonnées de la revue. Faites-nous connaître vos activités, proposez-nous vos publications, CD, DVD ou autres pour recension dans nos pages, en service de presse > Droits d'auteur et droits de reproduction : toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à Copibec (reproduction papier) 514-288-1664 (sans frais 1 800 717 2022) licences@copibec.qc.ca > *Inter* est subventionnée par le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des arts du Canada (Aide aux périodiques) et la Ville de Québec > ISSN 0825-8708 © Les Éditions Intervention > automne 2016 > *Inter, art actuel*, 345, rue du Pont, Québec (Québec) G1K 6M4 > Téléphone 418-529-9680 > Télécopieur 418-529-6933 > www.inter-lielieu.org



se marier tout

nu

« Si c'est vers le futur que vous vous tournez, alors je vous dis qu'il faut aller vers lui les mains vides. Vous devez y aller seul, et nu, comme l'enfant qui vient au monde, qui entre dans son propre futur, sans aucun passé, sans rien posséder, dont la vie dépend entièrement des autres gens. Vous ne pouvez pas prendre ce que vous n'avez pas donné, et c'est vous-même que vous devez donner. »

Ursula K. Le Guin, *Les dépossédés* (The Dispossessed)

Nus devant nous-mêmes, notre amour et le monde, allégés de tout sauf de notre identité, nous ne pouvons, à mon avis, avoir de départ plus honnête et vrai. « Le mieux est de se marier tout nu, avec tous les invités tout nus aussi ! » proposait un ami durant nos dernières vacances improvisées, vantant la coutume d'une race extraterrestre de la série *Star Trek*...

Des extraterrestres... Si les voisins font mieux que nous, alors les extraterrestres nous transcendent absolument. Des extraterrestres, comme les habitants de la planète Anarres du roman d'Ursula K. Le Guin. Ces derniers voyagent et se présentent partout les mains vides, les mains libres depuis leur venue au monde, depuis toujours. Ils ont l'assurance de pouvoir compter sur le premier venu ou la première venue en terre d'entraide et de mise en commun.

Il y a quelque chose d'original – dans son sens d'authenticité, d'émanation, d'origine – à se passer volontairement de l'armée d'équipements à laquelle on s'associe trop facilement pour être vrai. L'artiste, le premier, se sent vulnérable sans elle, il fouille dans l'air pour trouver quoi faire. Qui est-il ? Que peut-il apporter dès lors qu'il devient clair qu'il n'a rien apporté avec lui ? À chaque nouveau projet, débarquer avec son canot d'idées usagées, de techniques usagées, de matériaux usagés, lui sauve la vie. Trousse de voyage organisé en territoire initiatique. Peu importe la destination, il n'y aura pas matière à l'obliger à trouver de nouvelles solutions, à sortir de nouveaux outils de lui, aussi inconfortables ou amateurs puissent-ils avoir l'air.

Lorsque se présente la possibilité d'un projet collectif, la nécessité d'un vide primordial, préalable, est encore plus criante. L'absence d'agenda individuel, de rôles imposés, aussi. Ce vide garantit le mariage entre personnalités mises à nu devant un public tout aussi nu, dépouillé de son rôle de finalité. Il permet l'ouverture vers une possible œuvre commune, différente de ses progéniteurs, peut-être même étrangère à eux, du moins surprenante pour ses instigateurs avant qui que ce soit d'autre...

Lors des mêmes vacances mentionnées plus haut, une amie proposait, sans plan ni expérience, la création d'une tente à sudation. Au moment venu, nus comme des vers, sans préparation, de façon horizontale et volontaire, nous nous sommes mis à la tâche. L'équilibre des gestes s'est construit de lui-même par empilade d'initiatives, par découvertes spontanées, par commentaires hilarants. Une égalité de drôles d'erreurs, de blagues, de surprises et de réussites, évidemment !

Pour la création d'une revue complète dans la spontanéité d'une rencontre de groupe, sans direction a priori, je crois que plusieurs sont parvenus à se présenter les mains grandes ouvertes. Peut-être pas tous : un projet collectif reste un projet pluriel et, d'une certaine manière, contradictoire. Mais j'ose espérer que c'est cette grappe de tables rases, cet abandon, qui a conquis la première place.

Hugo Nadeau





l'instant d'une présence

Quoi dire encore, quoi faire sinon être ensemble dans la complicité du silence, dans nos actions partagées, dans un espace commun ? Mesurer la parole qui nous rapproche et distancie. Incrire dans l'espace-temps la proximité intime de nos dialogues, de nos gestes. Et après coup, simplement, échanger l'instant d'une présence.

Giorgia Volpe





inscrire
produire
intervenir
effacer
pirater
contaminer



Oublions un instant, si nous le pouvons, la nostalgie des samedis après-midis de cinéma devant la télé, les rôles cultes de Winona Ryder dans les années quatre-vingt-dix et la morale cousue à gros fil – qui enjoint, en amour comme au travail, de nous en tenir à nos convictions conservatrices – du film *How to Make an American Quilt* (1995), pour nous concentrer sur son titre, de même que sur sa traduction française, péniblement intitulée *Le patchwork de la vie*.

Je déteste peu de mots plus intensément que *patchwork* qui, couplé à la « creusissime » locution *de la vie*, nous suggère faussement que les belles choses arrivent toujours sans forcer, que tout se vaut, que l'important, c'est de participer et que nous avons tous un enfant, un ange, un artiste en nous.

Et s'il est un mot qui décrit l'appréhension qui m'habite lorsque j'assiste ou qu'on m'invite à une création collective, c'est bien *patchwork*, travail de rapiécage décoratif, pizza *all-dressed* mal habillée, macédoine multicolore *one love*.

Or, le samedi après-midi du 9 avril dernier, j'ai franchi la porte du Lieu, centre en art actuel avec l'esprit bien peu inquiété par ces craintes de pot-pourri.

C'est que l'invitation qui nous avait été lancée par courriel à « inscrire, produire, intervenir, effacer, pirater, contaminer ou encore expérimenter directement sur différents supports ou par divers procédés », accompagnée de cette clause encore plus jubilatoire avertissant de nous « attendre à des débordements, piratages et hybrides, graffitis et greffes, etc. », ne pouvait mieux m'inspirer confiance.

Il y avait dans ce libellé une garantie, en somme, que personne n'allait tirer la couverture à soi, pour la raison fort convaincante qu'il n'allait pas y avoir de couverture à broder, mais bien une œuvre à accomplir, un travail vivant à développer et à orienter en fonction de paramètres ouverts et liés aux conditions encore inconnues de ce qui allait advenir par nos soins, à la faveur d'une part de hasard et de beaucoup de plaisir.

Plaisir, travail et hasard, il y a eu. À la fin, on était bien loin d'une courtepoinette et de sa finalité carrée, statique et réconfortante. Au plus loin d'un *patchwork de la vie*.

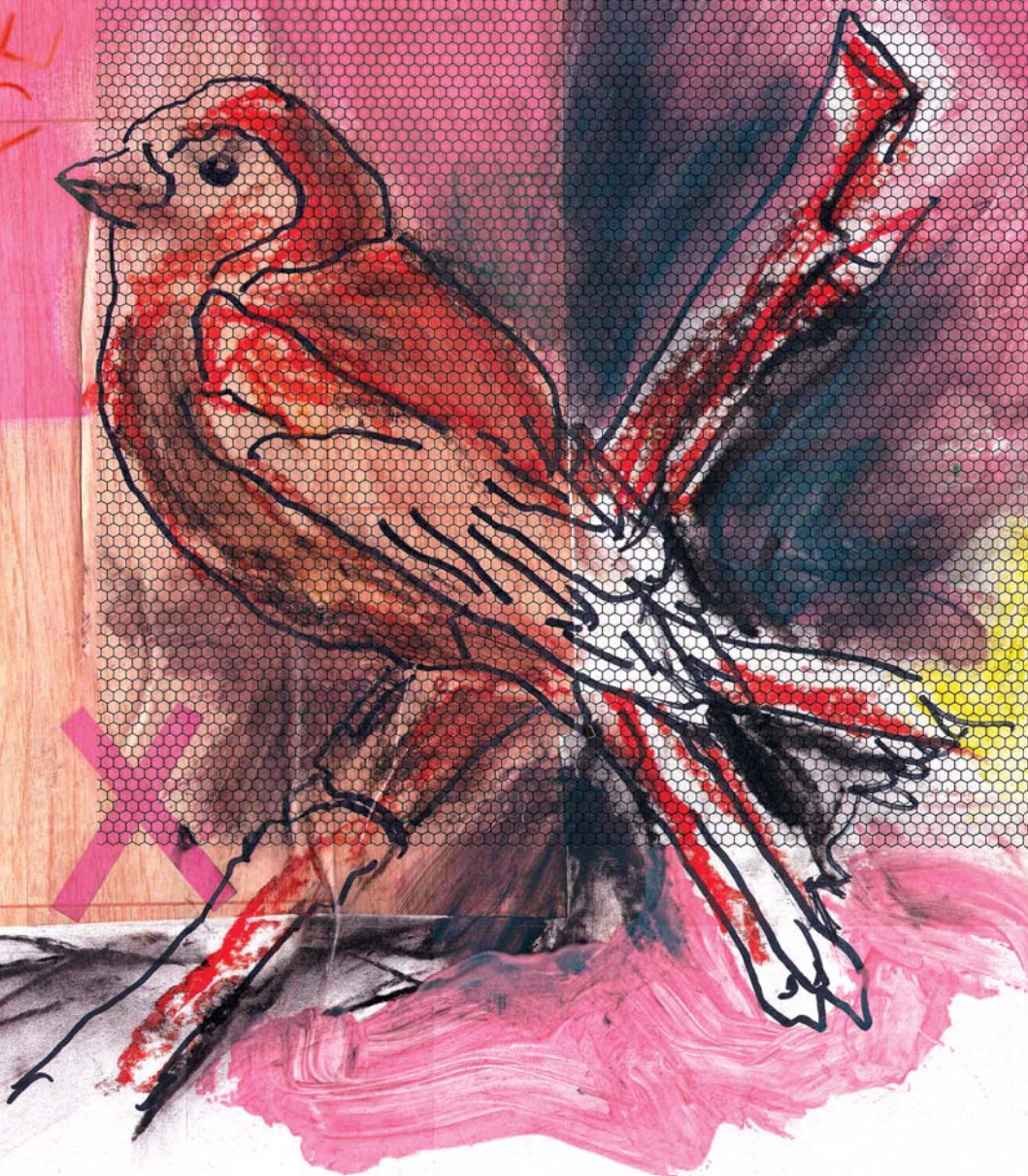
En revanche, *How to Make a Québec Magazine from a Collective Performance* s'est avéré une expérience de recherche-création fascinante, riche de liens imprévus tant humains que matériels, où chaque fragment portait la trace de microévénements processuels et dont le tout final – cet exemplaire de revue que vous tenez entre vos mains – était à la fois le fruit des manipulations de ces fragments et la somme incomplète de ceux-ci, puisque qu'il ne représentait en définitive qu'un état – parmi d'autres potentialités – au sein du rhizome d'actions ayant interagi les unes avec les autres, depuis ce samedi inoubliable d'avril jusqu'à aujourd'hui.

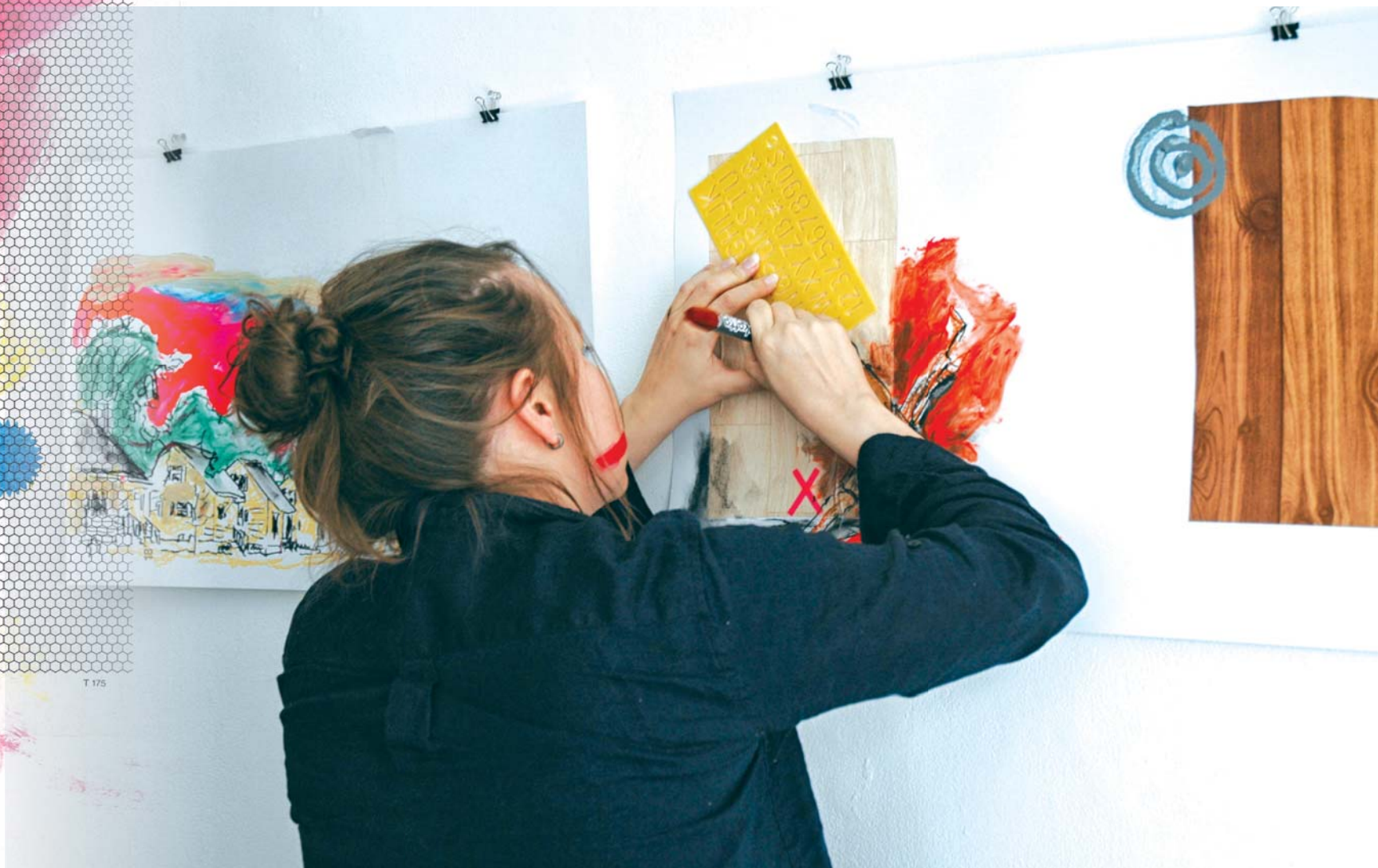
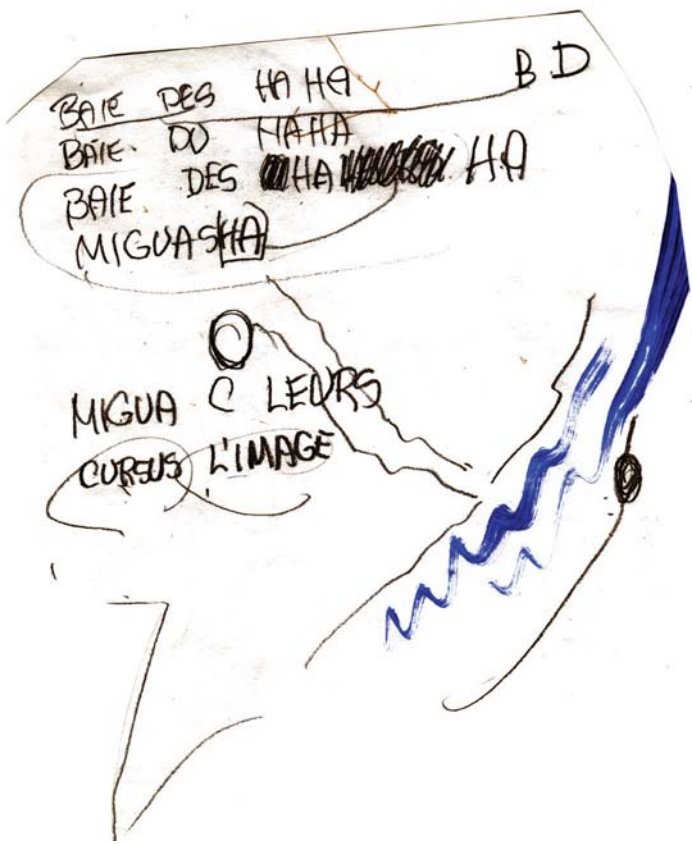
C'est ainsi que ce numéro 124 ne saurait servir à vous y blottir. Il est plutôt une invitation à y réagir, à en multiplier les pistes de lecture, à le manipuler pour répondre à votre tour à cet objet complexe qui propose une question bien plus qu'une réponse : comment saisir le vivant dans des pages ?

Remettre de l'ordre
17:47

Une petite graine,

RENN





le champ du ha

Parmi les gens qui gravitèrent autour de Duchamp et l'accompagnèrent dans les années cinquante et soixante, on note Richard Hamilton, son déchiffreur, Georges Heard Hamilton, son traducteur, et Katherine Dreier, collectionneuse. L'endroit qui marqua son œuvre est certes Philadelphia.

Nous sommes les héritiers de Marcel Duchamp. Loin de moi l'idée de réclamer mon Dû ; je veux simplement récupérer mon champ, le H... A.

Duchamp, Richard Hamilton, Georges Heard Hamilton, Catherine Dreier et Philadelphia.

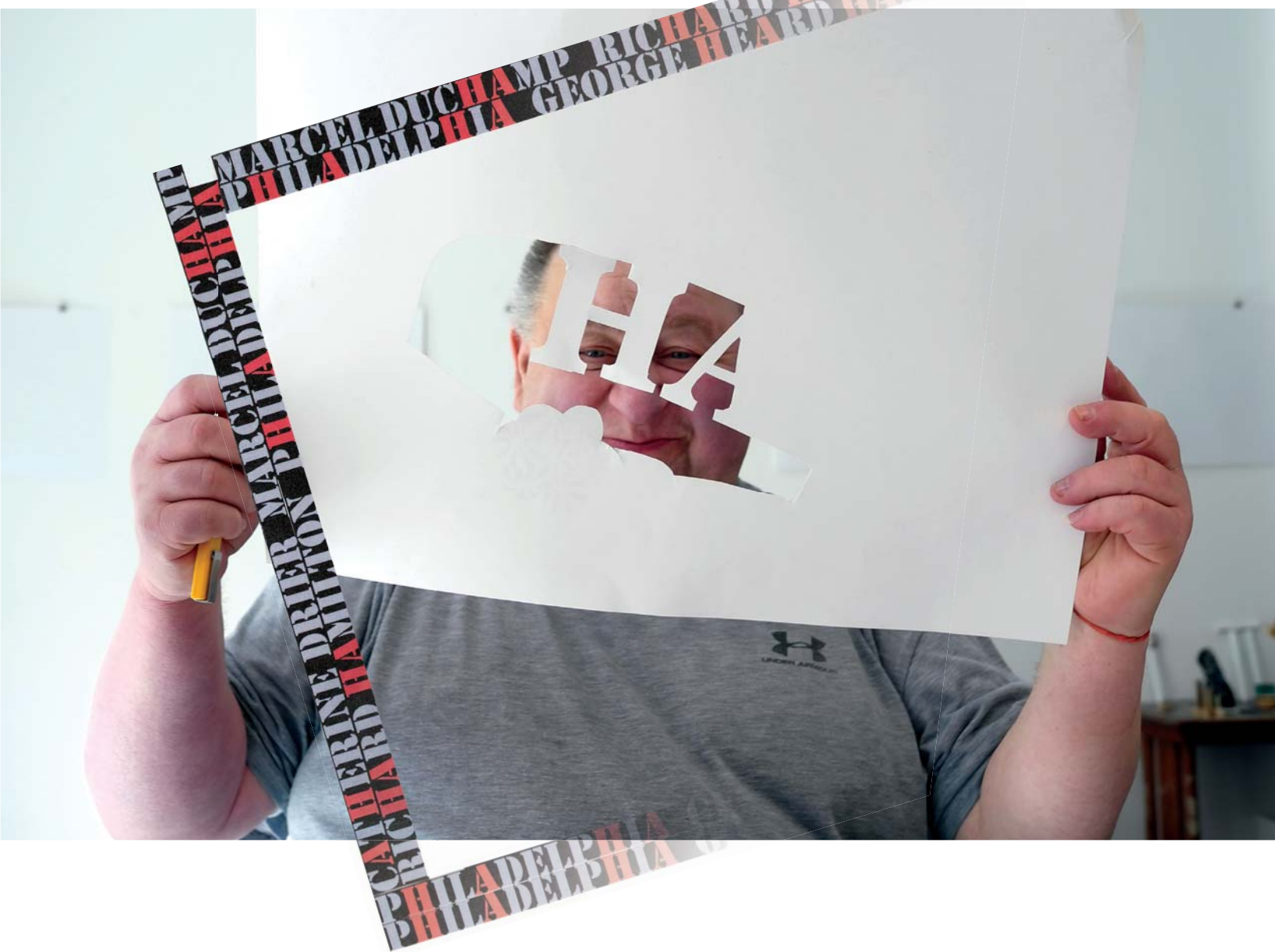
Duchamp, Richard Hamilton, Georges Heard Hamilton, Catherine Dreier et Philadelphia.

ha ha Ha Ha Ha Ha ha ha ha.

Y'a là le début d'un fou rire et surtout une première image confortant le corridor d'humour nommé par Duchamp qui ne l'a toutefois pas documenté.

Corridor d'humour : « Alors que Dada-littéraire s'opposait et, en s'opposant, devenait la queue de ce à quoi il s'opposait, nous tentions d'ouvrir, Picabia et moi, en toute ignorance et en toute indifférence de ce qui, en art, s'était fait avant nous, un **corridor d'humour** qui ne devait pas manquer de déboucher sur le surréalisme. » (Propos recueillis, Jean Schuster, 1957.)

Jean-Jules Soucy





N'avons-nous pas bâti d'acier et d'orgueil une abomination mille fois plus grande que la tour de Babel ? Et ne projetions-nous pas, comme ces bâtisseurs d'autrefois, de l'employer pour atteindre le Ciel ? Et n'avons-nous pas entendu que le langage des savants est international ?

Kurt Vonnegut, *Les Sirènes de Titan*, trad. M. Thies, Denoël, 1962, p.38.

poésie et barbarie

Au terme d'une longue étude sur le totalitarisme et la bureaucratie, un membre du groupe Socialisme ou barbarie est arrivé à cette conclusion : immanquablement, à travers tous les événements, en toute situation, un même tissu social se reproduit. Tant et si bien que même les révolutionnaires reproduisent les formes de pouvoir qu'ils contestent. Selon Claude Lefort, il suffirait qu'un petit groupe parvienne à se donner un nouveau mode de fonctionnement, sans hiérarchie des pouvoirs, division du travail ou ségrégation de l'information, pour qu'il provoque spontanément une révolution¹. Il suffirait de retrouver le *thymos* de l'agir-ensemble pour nous libérer des influences toxiques de la consommation et du divertissement ; il suffirait de réapprendre à respirer ensemble pour récupérer l'oxygène d'un moment poétique. Bernard Heidsieck affirmait que le poème doit oxygéner ce qu'il touche². Nous avons voulu créer, le temps d'une journée, un îlot de travail et d'échange, afin de rappeler que l'art n'est pas un compromis occupationnel, mais une manière de respirer ensemble. Nous croyons que la poésie permet de résister à la barbarie : parce que le monde disparaît, parce que la société s'asphyxie, il importe plus que jamais de faire corps avec le monde et de se donner un souffle commun.

Qui sont les barbares aujourd'hui ? Ceux qui excisent, décapitent, lapident, s'explorent, égorgent, torturent, violent ? En fait,

il y a une barbarie silencieuse, moins spectaculaire et bruyante : c'est le consentement à l'injustice sociale de ceux qui ne reconnaissent que la souveraineté des raisons économiques parce qu'ils laissent les médias penser pour eux. C'est la barbarie tranquille de nos modes de vie devenus des œillères ontologiques, la barbarie blanche de notre quotidien déserté par l'imagination : le défi de l'art et de la littérature, ce n'est pas seulement d'imaginer des œuvres nouvelles, c'est aussi d'imaginer les conditions de vie des travailleurs qui fabriquent nos jeans, d'imaginer les conditions de fin de vie de l'animal dans notre assiette, d'imaginer l'océan contaminé par les déchets radioactifs...

Qui sont les barbares aujourd'hui ? Les ennemis de la pensée ? Pourquoi voudraient-ils faire obstacle à la pensée, alors que nous sommes devant l'impensable ? Après la mort de l'Homme, pour lequel le monde aurait été créé, nous devons affronter la mort du monde qu'il a déserté. Sans proposer un nouveau fondement de l'existence, la poésie tente de nous frayer des façons d'être plus fluides. La poésie devient un geste d'ouverture dans un réel verrouillé : elle provoque une irruption de l'altérité dans notre morosité satisfaite, elle invente de nouveaux sentiments par-delà l'envie et le ressentiment, le doute et la colère. La parole poétique porte des énergies *thymotiques* : elle embrase la passion d'être au monde, elle renflamme notre amour de la vie³.

Traditionnellement, on se représentait les barbares comme les peuples migrants qui, pour des raisons climatiques, de croissance démographique ou de guerres, déferlaient dans l'espace d'une civilisation pour assujettir ses occupants, répandre le pillage et le viol. Je m'intéresse ici à la notion de *barbare* dans son acception dérivée de personnes incultes et intolérantes, dont les traditions archaïques – ou l'idéologie progressiste – légitiment des violences. Il y a alors des barbares de l'intérieur, qui travaillent à détruire un modèle social, à affaiblir le processus démocratique, à privatiser les ressources. Edgar Morin remarquait récemment : « Deux types de barbarie coexistent et parfois se combattent. Le premier est cette barbarie de masse aujourd'hui de Daech, hier du nazisme, du stalinisme ou du maoïsme. [...] Le second type de barbarie, de plus en plus hégémonique dans la civilisation contemporaine, est celui du calcul et du chiffre⁴. » C'est une barbarie pour laquelle l'érosion des identités culturelles et l'abrutissement médiatique ne sont pas une fin, mais un moyen. La poésie peut-elle résister à cette violence de l'inculture ? Le monde est saccagé et désordre, nous ne savons plus ce qu'est la vie réelle, hormis quelques aperçus entre les branches d'une culture de l'embellissement et du divertissement électroménager. Ce serait le rôle de la poésie de contribuer à l'embellissement, avec des images choisies de la nature, lorsque le monde naturel est à l'agonie ? Ce serait son privilège de proposer des gymnastiques de nos états d'âme, alors que nous sommes prisonniers de mille mensonges et abstractions ? La poésie d'aujourd'hui ne s'emploie plus à rehausser le langage avec des images ; au contraire, elle va à rebours du langage et de sa prétention à tout dire, elle casse l'image dans sa prétention à tout montrer. Elle rend tangibles les carcans et les raideurs de la pensée, mais aussi les habitus et les crispations du corps, pour créer une langue qui fracture la normalité, qui est le sevrage brutal de nos addictions. Elle use de la magie du rythme des syllabes pour réactiver la mémoire agissante et renouvelée du partage. Je voudrais croire en une poésie véritable, une poésie faite avec amour et honnêteté, qui ne reconduit pas le viol de l'humanité.

J'attends de l'écriture poétique et de la création artistique qu'elles inscrivent le plus sobrement notre perplexité ainsi que notre colère devant les conduites humaines, pour que d'autres puissent comprendre leur propre nausée. Ainsi, la célébration de l'existence surgit du spectacle de la destruction, les chants les plus purs s'élèvent de l'enfer. Qui sont les barbares aujourd'hui ? Ils assurent la continuité par le mensonge, ils se prétendent dépositaires des principes, ils donnent la préséance à l'ordre économique qui les a placés dans une position avantageuse. Nous avons hypothéqué en leur faveur les mots *humanité* et *justice, solidarité et liberté*, pour nous donner bonne conscience. Il nous faudra des mots nouveaux pour mener nos combats émancipateurs.

Qui sont les barbares aujourd'hui ? Ils retirent toute valeur à la vie humaine pour faire la démonstration de la supériorité d'un système religieux ou technocratique, qu'il soit une idéologie néolibérale devenue religion ou une religion devenue guerre psychologique. À l'ère du progressisme mondialisé et des fondamentalismes triomphants, la tâche de la poésie sera de redonner sa valeur à la vie humaine. Aujourd'hui la vie humaine est valorisée pour les mauvaises raisons, comme main-d'œuvre anonyme par le patron ou comme martyr exemplaire par les religions. Elle est valorisée par la culpabilité de l'Occident, par compensation pour un passé colonial. La vie humaine est alors sacralisée par son statut de victime (changements climatiques, migrations forcées, surpopulation, famines, etc.) ou encore elle se trouve sacralisée par défaut : détruire ce qui entoure l'être humain permet d'en célébrer le principe. La vie humaine devient sacrée lorsqu'il n'y a plus que cela de sacré : les lacs et les rivières ne le sont plus, les animaux et les forêts pas davantage. La terre et toutes ses ressources appartiennent depuis longtemps aux industries, la nature étant la grande vitrine de leur profit.

D'un côté, la vie humaine est incommensurable, de l'autre tout est mesuré à l'aune du profit, tout ce qui n'est pas exploité est comptabilisé comme perte. Aujourd'hui les banques et les multinationales peuvent poursuivre les gouvernements élus afin de recevoir une compensation pour tout ce qu'elles n'ont pu transformer en profit.

Mieux connue sous le vocable *contribuable* ou *consommateur*, parfois électeur dont la participation n'est pas vraiment souhaitée, l'unité *vie humaine* est la variable inconnue dans les équations de la globalisation, une notation obsolète dans les calculs de l'économie planétaire. Les dirigeants ne se privent pas de l'invoquer lorsqu'il s'agit de soumettre les sociétés à un dénominateur commun, sous prétexte de remédier aux inégalités. Il semble évident que la vie humaine serait le bien le plus précieux, et pourtant rien n'est mis en œuvre pour en favoriser l'épanouissement, en dehors de quelques images du bonheur proposées par les plus nantis pour susciter l'envie et la consommation. Notre langage est très pauvre pour en dire les étapes et l'approfondissement. La poésie est ce langage qui doit perpétuellement se réinventer pour dire l'espoir et la folie, la souffrance et l'audace, que requiert cet approfondissement.

Comment pouvons-nous, en poésie, revendiquer notre humanité et réaffirmer la sacralité de la vie sans tenter de subvertir l'inégalité des richesses, sans nous indigner de la tragédie animale, sans renoncer aux superstitions millénaires ? Certains affirment que, dans un monde rempli de souffrances inexplicables, nous avons besoin de la croyance d'un arrière-monde pour ne pas devenir fous. Je répliquerais que c'est déjà une folie, que nous nous contentons d'une fable là où nous pourrions aiguïser notre attention pour ce qui est beau, simple et vivant. Comment pouvons-nous espérer un monde meilleur quand le monstrueux est devenu normal ? Pour améliorer la vie en société, il ne suffit pas d'en déplorer la dérive marchande ; il faut s'assurer de l'interaction et de l'évolution constante des sciences et des religions, de l'économie et de la culture.

La tâche de la poésie sera de redonner sa valeur à la vie humaine, sans se compromettre avec les grandes exhortations publiques, sans devenir le troubadour de systèmes qui se sont approprié l'usage exclusif de la moralité. D'abord, la poésie, son expression écrite, a perdu une grande partie de son prestige dans une société de l'image haute définition. Surtout, elle vit une relation difficile avec les bons sentiments façonnés par une boîte à écho médiatique qui accessoirise le mariage entre la classe politique et le pouvoir de l'argent. Lorsque la démocratie n'est plus qu'une fable créée par les manipulateurs de l'opinion publique, alors la poésie ne saurait faire état d'un *rapport au monde* sans tenir compte de ses mirages et fausses perspectives. Le plus souvent, lorsqu'elle revendique le caractère irréductible de l'expérience individuelle, elle ne fait que l'isoler du reste de la société. Lorsqu'elle déplore l'étiement du monde naturel, elle ne fait que légitimer une colère devant l'injustice sociale. Lorsqu'elle veut faire connaître l'urgence de changer la vie, elle s'étouffe dans le magma de toutes nos indignations : contre les oligarchies et les organisations terroristes, les marchands d'armes et les minières multinationales. En effet, le plus souvent, l'indignation étouffe la poésie tant qu'elle ne conduit pas à la célébration sensible de la vie animale et humaine.

Comment la poésie peut-elle combattre la barbarie ? En rappelant ce qu'est la poésie, son énergie créatrice et jubilatoire, et non pas en durcissant les traits de l'ennemi. Certes, le silence qui consiste à taire l'horreur n'est pas une option, par contre l'indignation de suffit pas. L'exhortation de Philippe Forest, à propos du poète Aragon, semble assez directe : « le devoir d'un poète en temps de détresse consistait à ne pas rester silencieux, mais à mettre sa parole au service de la lutte que d'autres que lui menaient contre la barbarie⁵. » En pratique ce n'est pas si simple, le danger serait de présumer des forces de la civilisation, comme s'il n'était plus nécessaire de démontrer les valeurs que sont l'égalité et la liberté individuelle, la liberté d'expression et l'objection de conscience ; comme

s'il n'était pas nécessaire de se défendre contre les tentatives de retourner ces valeurs contre la civilisation elle-même.

Pendant que le grand public est manipulé par des tactiques médiatiques d'indignation ciblée, le poète se prête à toutes les trahisons, la poésie participe au théâtre des grands émois et à ses exhibitions de grandeur d'âme, elle contribue à notre mise en scène de bien-pensants. Certes, les valeurs humaines d'accueil et de partage, d'écoute et d'hospitalité, de don et de tolérance, sont mises en œuvre par des êtres exceptionnels, des personnes dont l'abnégation et l'engagement sont admirables. L'ironie c'est que les grandes multinationales nous exhortent à émuler ces comportements sublimes lorsqu'il s'agit d'éponger les catastrophes (sanitaires, migratoires, écologiques) qu'elles ont provoquées, pour nous enrégimenter de force dans l'Humanité Inc. La machine néolibérale, silencieuse et invisible, s'est approprié nos idéaux humanistes (UE, ONU, FMI, OMC, etc.) pour en faire la façade de ses technocrates, à une époque où les crises géopolitiques, les dangers nucléaires et les périls climatiques ont une portée planétaire. Ainsi le poète d'aujourd'hui veut pousser un cri cosmique, il veut exalter une solidarité humaine hors frontières, il réclame une plus grande humanité de ses contemporains, mais ce faisant il détourne le regard et transporte la crise ailleurs : il y a une crise ici-même qui s'annonce avec l'affaiblissement des rapports humains dans notre entourage immédiat, avec la perte d'une expérience de la vie elle-même. La poésie fait état d'une crise d'une autre nature, celle qui ébranle les assises symboliques de notre monde, celle qui gronde au cœur de toutes nos exacerbations.

Les Occidentaux se prêtent une grandeur morale qu'ils n'ont pas. Ils sont dans le déni de la compétition et de l'âpreté au gain qui sont au fondement de leur vie. C'est pourquoi il est si facile pour les puissances politico-médiatiques de fabriquer des drames ou de les passer sous silence, de manipuler nos sentiments et, le moment venu, de faire appel à la mansuétude du plus grand nombre pour éponger les crises de tout gabarit, les fraudes bancaires dans nos villes et les déversements sur nos rivages. Nous donnons les dividendes du pétrole aux actionnaires et laissons aux bénévoles le soin de ramasser le goudron sur les plages. Le réflexe compassionnel n'est plus l'expression d'une générosité naturelle, il est devenu une obligation assortie d'un *double bind*, une action programmée que les multinationales et les marchands d'armes peuvent insérer dans leurs colonnes comptables. « Le Capitalisme Conscient existe pour élever l'humanité », pouvons-nous lire sur consciouscapitalism.org. Lorsque les sentiments sont programmés et la vie ainsi psychologisée, le poète croit sauver son âme en revendiquant sa supériorité morale.

En fait, le déni est plus profond, nous sommes incapables d'admettre que nos sociétés seraient vicieuses dans leur fondement. Nous ne voulons pas envisager que le capitalisme, tout comme les religions, serait d'essence conquérante : qu'il vise l'extraction illimitée des ressources et la soumission absolue des populations. Nous nions que les démocraties seraient corrompues par l'ordre financier et ses grandes stratégies économiques : il n'y aurait que des individus crapuleux et des paradis fiscaux pour détourner un système au demeurant excellent. Si les barbares d'hier revenaient aujourd'hui pour recruter des mercenaires afin d'annihiler notre civilisation, alors les actionnaires et les courtiers de la finance, les avocats corporatistes et les politiciens de carrière, auraient certainement la tête de l'emploi. Peut-être qu'il n'y aurait pas de mal en ce monde, mais seulement des gens égoïstes qui servent leurs intérêts matériels avec des visions étriquées, qui ne voient que leurs intentions personnelles et non pas les systèmes qu'ils font progresser. Il y aurait seulement des gens qui conçoivent que le sol sous leurs pieds est le socle de toutes les données, qu'il contient toutes les réalités où les choses sont déjà détournées avant les mots. Ils ne peuvent accepter que leur milieu soit produit par leur culture ; ils ne peuvent encore moins accepter l'idée que cette culture doive être sans cesse réinventée

par l'art et la littérature, exaltée par une *poïésis* de chaque instant. Ce sont des gens ordinaires, et non pas des criminels, qui réduisent le réel à une collection d'objets, qui veulent soumettre la vie à des lois et à des textes auxquels il faut donner l'interprétation la plus littérale.

C'est le visage de la folie du monde, ce recours à l'absolutisation par lequel nous érigeons en principes les notions de *normalité* et de *démocratie*, de *progrès* et de *réussite sociale*. Notre démocratie représentative serait la plus évoluée, notre science empirique serait la seule productrice de savoir, notre religion serait la seule expérience du divin, etc. Pendant des siècles, nous avons exigé que nos textes religieux soient absolus, que chaque ligne soit infaillible, que nous en donnions une lecture littérale. Aujourd'hui encore, il est difficile d'admettre que ces textes multiséculaires soient en premier lieu des textes, dont la lecture peut être transformée, des vestiges de coutumes tribales, des récits de la fondation mythique d'un peuple, une poésie éteinte qui conserve une odeur de sacrifice. La poésie n'est pas un exercice convenu qui consiste à pianoter sur des émotions déjà calibrées, elle a pour tâche de relire les textes, tous les textes religieux, scientifiques. En multipliant les niveaux d'interprétation, elle produit des textes qui déjouent nos réflexes de lecture. C'était le but de notre rencontre pour la revue *Inter, art actuel* : faire surgir des œuvres, littéraires et visuelles, qui sauront accueillir des interventions ; qui seront, tout au long de la journée, prétextes de rencontres.

La poésie n'échappe pas à la tendance à l'absolutisation de notre société lorsqu'elle devient une position morale bien-pensante, la visite guidée d'une fable métaphysique : une promenade dans le magasin des absolus que seraient la Nuit, la Vie, le Monde, la Lumière, le Corps, le Moi, etc.

Alors la poésie, ainsi que l'art en général, devient une fable qui n'est pas très différente du monde de représentations tissé par le discours de l'« actualité », un monde tautologique dans lequel les hommes sont tournés vers leurs vérités anthropomorphes, à la rencontre d'une image en miroir. Cette tautologie est renforcée par l'emprise réseautique et la prolifération des écrans, lorsque nous avons l'illusion d'avoir une prise directe sur tous les événements et de considérer tous les possibles. La consommation entretient l'illusion du choix, le spectacle laisse juger de tout pourtant nous ne touchons plus à rien – et ne sommes *touchés* par rien. Ce sont les nouvelles fables de l'absolu. Le cellulaire impose ses moments au détriment du temps présent, accentuant la déprise de toute réalité ; les forums Internet comblent les temps morts, chacun excitant la haine pour avoir quelque chose à faire. Nietzsche disait de l'homme dans *La généalogie de la morale* : « [!] préfère encore avoir la volonté du néant que de ne point vouloir du tout⁶. »

Tout est tumulte d'images, déferlement de signes, addiction aux marchandises, remplissage du vide par du vide. Lorsque tout est urgence du progrès et du profit dans un monde tourné vers lui-même, lorsque tout est impatience d'instaurer un règne divin dans la promesse d'un arrière-monde, comment la poésie peut-elle instaurer une nouvelle durée ? Le poète a appris ceci : ce qu'il refuse aux autres, par la méfiance et le mépris, il se le retire à lui-même ; inversement, ce qu'il donne aux autres, il se le donne à lui-même, leur joie ne lui enlève rien. Il veut s'affranchir du langage de l'atomisation : celui du monde postapocalyptique où tout a été désintégré, pulvérisé et circonscrit ; il veut s'affranchir de la logique de la catastrophe : où les pseudo-oppositions résultent de l'illusion d'une existence autonome des termes issus de tensions et de ruptures psycho-politiques. Il refuse de croire que la vie est *dans* les organismes, que les pensées sont *dans* la tête, que le monde est compartimenté : il veut imaginer une vie plurielle, envisager l'interdépendance des formes du vivant.

La poésie tente d'éveiller un *désir de monde* qui ne se transforme pas aussitôt en frénésie de posséder et de piller jusqu'au dépérisse-

ment. Il y a en chacun de nous un désir de changement dont s'empare la politique, une soif d'élévation dont s'empare la religion. De quoi s'empare la poésie ? De quelle impulsion fondatrice s'empare-t-elle, au risque de la neutraliser ? Une partie de notre sensibilité se perd lorsqu'elle devient un exercice d'entrée dans le milieu littéraire ou, ce qui est beaucoup plus dangereux, lorsqu'elle devient exercice d'allégeance à une doctrine⁷. C'est pourquoi la poésie doit se saborder à l'instant où elle soupçonne qu'elle devient spectacle, qu'elle proclame la liberté par procuration, qu'elle s'approprie la parole. Pour le reste, la poésie forge un langage où les mots sont des piétinements volubiles à la rencontre d'une augmentation de la vie. Elle invite au ressourcement dans le doute, à la régénération par le chaos.

Qui sont les barbares aujourd'hui ? Ceux qui effacent l'histoire et bafouent les droits ? Ceux qui prennent en haine tout ce qui est rare et merveilleux ? Qui rasant Palmyre ou qui déploient les 142 000 km² de champs bitumineux de l'Athabasca ? En fait, notre civilisation s'enlise dans la certitude de ses acquis, elle prétend ne plus avoir besoin d'histoire et d'éducation, elle remplace la culture par des messes médiatiques, elle devient un tiers monde spirituel qui n'offre d'issue que d'entrer dans la lumière des écrans.

Le barbare prétend avoir un rapport direct au réel, il s'autorise de celui-ci. Il croit la poésie désuète parce que son monde serait déjà rempli de sens. Il ne voit pas, ou feint de ne pas voir, que le réel requiert une mise en forme par des langages et des récits, que la vie doit sans cesse se réinventer, se refaçonner et se reconstruire si elle ne veut pas s'enfermer dans une fable. Elle a besoin d'un souffle qui fait danser les formes, d'un désir qui investit ces formes pour leur donner relief et réalité. Le barbare prétend que l'homme en société est un fait établi au service d'un ordre supérieur, mais le poète rappelle qu'il se cherche encore une existence, sa vie recueillie au creux d'une parole qui se raconte à elle-même pour comprendre l'autre.

Depuis les temps immémoriaux, la mort s'empare des cadeaux que lui fait la vie. Aujourd'hui, le pouvoir et l'argent se révèlent plus voraces que la mort. La poésie tente de sauver ce qui échappe au calcul, elle recherche une tonalité perdue de l'existence, un *thymos* entre le ressentiment et la gratitude, lorsque le privilège de la parole renvoie au privilège de la vie, parce que celui qui raconte est là pour le raconter, que tout le langage humain subsiste à cause d'un homme qui a survécu au cataclysme et bu l'eau de pluie dans les feuilles. La poésie retrouve ce moment où le langage repose dans un seul d'entre nous ; où celui-là s'en remet à tous les autres. ◀

Michaël La Chance

Le 9 avril, le temps d'une journée, nous avons créé un îlot de travail et d'échange afin de rappeler que l'art est une matière vivante qui se nourrit des passions humaines. Pendant plusieurs heures, avec les pages de la revue épinglées sur les murs autour de nous, nous avons senti battre son cœur. Mais la journée ne s'était pas terminée que les jeux d'ego reprenaient de plus belle, l'homme révélant son besoin de dominer, sa peur de posséder moins que les autres, son mépris pour tout ce qui n'exalte pas son image pathétique. Des hommes sont venus de l'extérieur faire un esclandre, le tissu social immobiliste se reformait. Pour d'autres, cette journée a donné le goût de l'aventure, de repartir à la découverte de nouvelles complicités. Melissa Correia a conclu ainsi : « Vers la fin de cette journée qui ne s'était pas terminée, on avait déjà envie de poursuivre autrement. »



Notes

- 1 Cf. Claude Lefort, *Éléments d'une critique de la bureaucratie*, Droz, 1971, 372 p.
- 2 Bernard Heidsieck, *Tapuscrits : Poèmes-Partitions, Biopsies, Passe-Partout*, Les presses du réel, 2013, 1184 p.
- 3 Sur le *thymos*, cf. Francis Fukuyama, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Flammarion, 1992, 452 p. et plus récemment Peter Sloterdijk, *Colère et temps : essai politico-psychologique*, O. Mannoni (trad.), Libella-Maren Sell, 2007, 320 p.
- 4 Denis Lafay, « Edgar Morin : "Le temps est venu de changer de civilisation" », *La Tribune*, 11 février 2016.
- 5 Philippe Forest, *Aragon*, coll. Biographies, Gallimard, 2015, p. 524. À propos de sa dénonciation des camps : « Auschwitz ! Auschwitz ! Ô syllabes sanglantes ! »
- 6 Friedrich Nietzsche, *La généalogie de la morale*, trad. H. Albert, Mercure de France, 1900 (O. C., vol. 11), p. 164.
- 7 Robin Creswell et Bernard Haykel, « Battle Lines. Want to Understand the Jihadis? Read their Poetry », *The New Yorker*, 8 juin 2015.



Adieu mon ange
le temps est venu
de t'envoler dans la nuit
étend tes bras, ferme tes yeux

Que sommes-nous devenus
dans le grand sommeil
laisse toi bercer
sur ses eaux noires

Mon ange adieu
les jours sont des rêves
qui s'évanouissent
dans un ciel fracassé

Laisse-toi partir
avec les méandres du cœur
dans la compagnie
de mes rescapés



Adieu mon ange
tu as touché de ton aile
le fond de mon cœur
ses franges de feu

Tu peux t'assoupir
déjà tu dors en moi
plus ancien que mémoire
l'amour ne peut finir

Mon ange Adieu

Dans mes yeux l'espace s'arrête et enfonce en moi ses...
Ingeborg Bachman




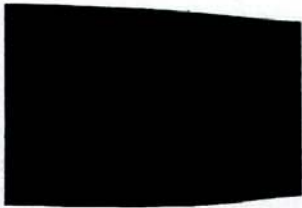


Vous êtes merveilleux :
les dieux attendent de se détecter en vous.

Charles Bukowski

Ça schize. J.J. Lebel





l'homme
comme tous les chiens, mange
de tout.



*Celui qui renonce au monde aime forcément tous les hommes, car il renonce aussi à leur monde. Ce faisant, il commence à entrevoir la véritable nature humaine, que l'on ne peut qu'aimer, à condition d'être à sa hauteur.
Franz Kafka





coupés du monde au Lieu dit

De 13 heures à 24 heures, un samedi après-midi, au lieu dit Le Lieu : on est une vingtaine d'artistes à confirmer ce rendez-vous de la revue *Inter*. Pas de thème précis, pas de directives trop strictes. Juste une envie commune de créer quelque chose, de faire un numéro de revue qui n'existait pas avant notre passage. Sur les murs, de grands cartons blancs nous observent. On doit dessiner, écrire, réfléchir là-dessus toute la journée.

Sortir quelque chose qui se défendra tout seul et qui fera que la revue se tienne.

D'aucuns se sont préparés sans le faire vraiment. C'est que ce projet est fondé d'abord sur la joyeuse improvisation du moment. Chacun travaille de son côté avec les outils (livres, crayons, peintures, couleurs, lettres, objets divers, caméras, machines à écrire, idées fixes) apportés en bandoulière. On ne vient pas tout à fait seul à un tel rendez-vous. On traîne sa matière brute. Son instinct de suivi.

Puis le travail solo s'organise un temps...

Les uns et les autres finissent par se consulter rapidement. On intervient sur ce que font les voisins d'abord discrètement, puis ensuite résolument. On modifie, on suggère, on ajoute son grain de sel. On commente la quarantaine de tableaux qui s'affichent à leur rythme, le rédacteur en chef questionne, sonne la fin des travaux qui n'en finissent plus.

On est coupé du monde au Lieu dit. Le temps passe trop vite. Les cartons blancs aussi.

Dehors, juste en face, le collectif Dysturb affiche sur les murs abandonnés des photos du monde en perte de migrants européens. On peut les voir par la fenêtre. Signe que la terre tourne encore à sa perte.

Le monde autour ne s'arrête pas de souffrir pour autant. Nous, nous réalisons une revue d'art qui veut témoigner de l'époque, de nos sensibilités, de notre désir commun d'avertir, de provoquer, de secouer l'apathie générale.

Pierre Demers

**FRED FORTIN
ULTRAMARR**

NOUVEL
ALBUM
DISPONIBLE

**FRED FORTIN
ULTRAMARR**

NOUVEL
ALBUM
DISPONIBLE

#DYSTURB

LESBOS, GRÈCE, LE 23/28 SEPTEMBRE 2015 - TOUS LES JOURS DES CENTAINES DE REFUGIÉS ACCOSTENT SUR LES CÔTES GRECQUES. ENTASSÉS SUR DES BATEAUX GONFLABLES SURPEUPLES LES REFUGIÉS ENTREPRENNENT UN VOYAGE HASARDEUX ET EXTREMEMENT DANGEREUX DEPUIS LA TURQUIE JUSQU'À LA GRÈCE AVEC L'ESPOIR D'UNE NOUVELLE VIE EN EUROPE. DEPUIS LE DÉBUT DE 2015, LE NOMBRE DE MIGRANTS QUI UTILISE LA «ROUTE DES BALKANS» A EXPLOSE AVEC LES MIGRANTS ARRIVANT EN GRÈCE AVANT D'ENTRER DANS L'UNION EUROPÉENNE VIA LA HONGRIE.

PHOTO PATRICK WITTY POUR TIME MAGAZINE

«L'ONU N'A PAS ÉTÉ CRÉÉE POUR EMMENER L'HUMANITÉ AU PARADIS, MAIS POUR LA SAUVER DE L'ENFER».
DAG HAMMARSKJÖLD, ANCIEN SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE L'ONU. LES NATIONS UNIES CÉLÈBRENT LE 24 OCTOBRE 2015 LEUR 70ÈME ANNIVERSAIRE.

PLUS D'INFORMATIONS
WWW.DYSTURB.COM

**TOUS
TOUS**

TOUS
TOUS

**16
16**

PÉRISCOPE
QUART

PÉRISCOPE
QUART

*Quand on a accueilli le mal une première fois, il n'exige plus que l'on croie en lui. Franz Kafka

G E L O N S

N O S

C
R
A
B
E
S



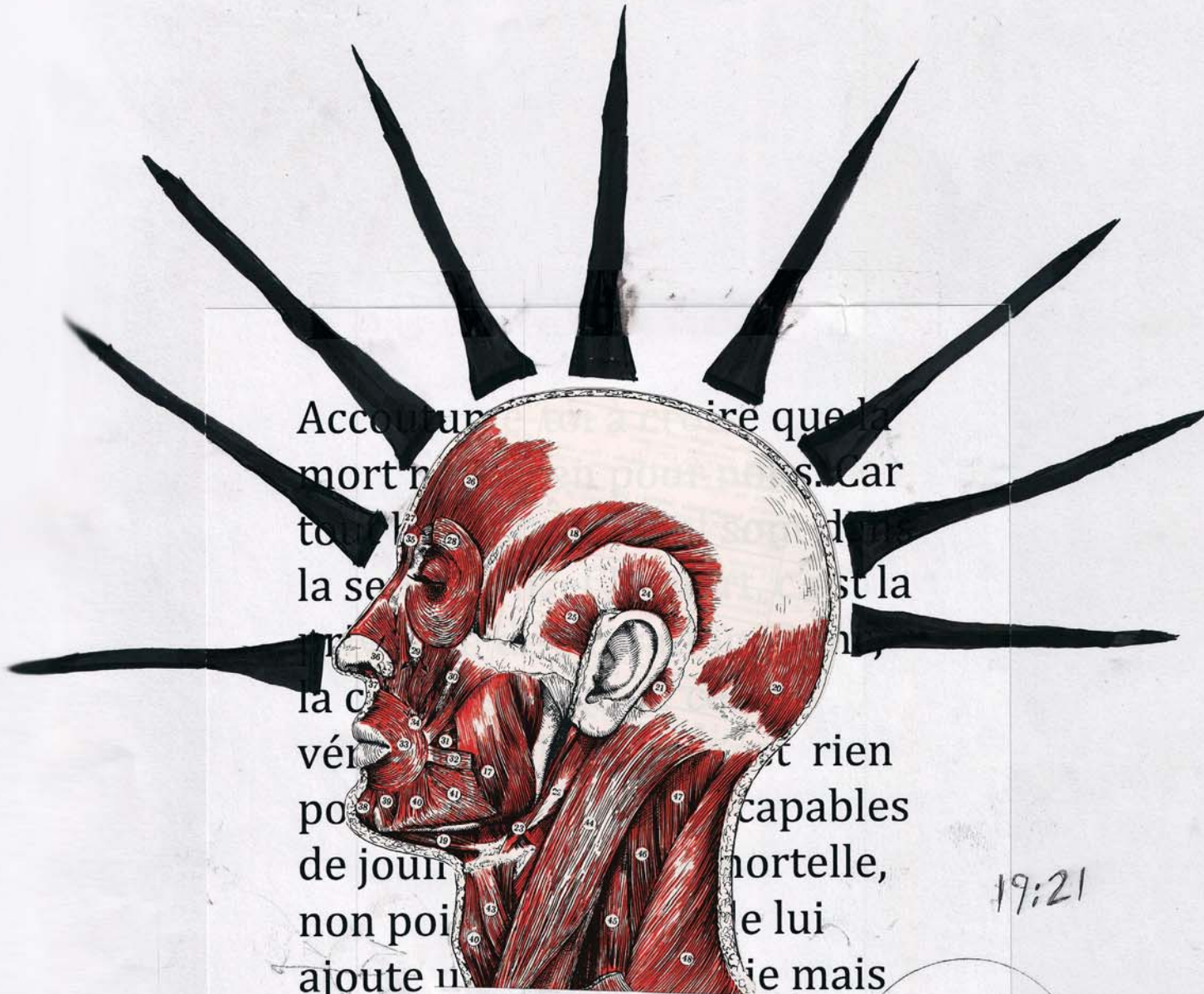
Terre promise

Une Politique

toujours populaire

L'art de peaufiner ses fléaux

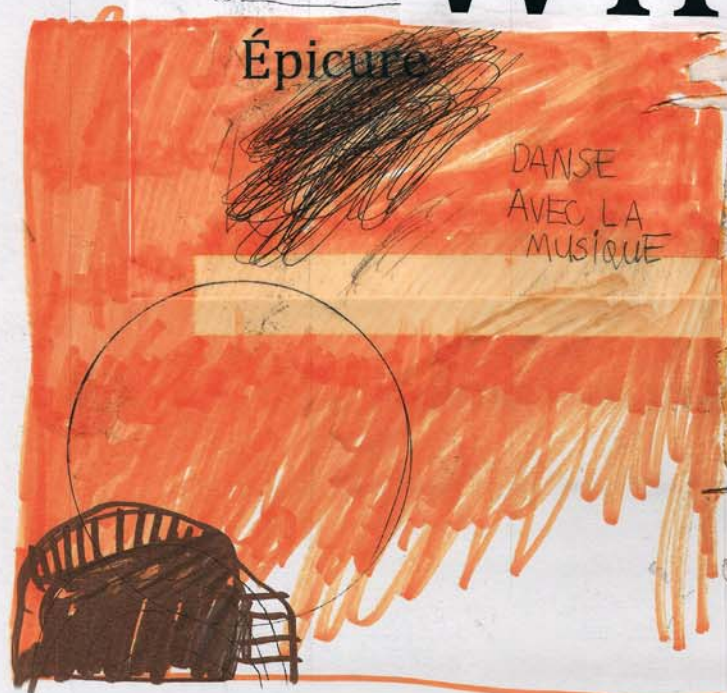




Accompagné par un... ire que la...
 mort n... s. Car...
 la se... st la...
 la c...
 vér... t rien...
 po... capables...
 de jouir... mortelle,
 non poi... e lui...
 ajoute u... ie mais...
 parce c... e le...
 désir d... e le...

19:21

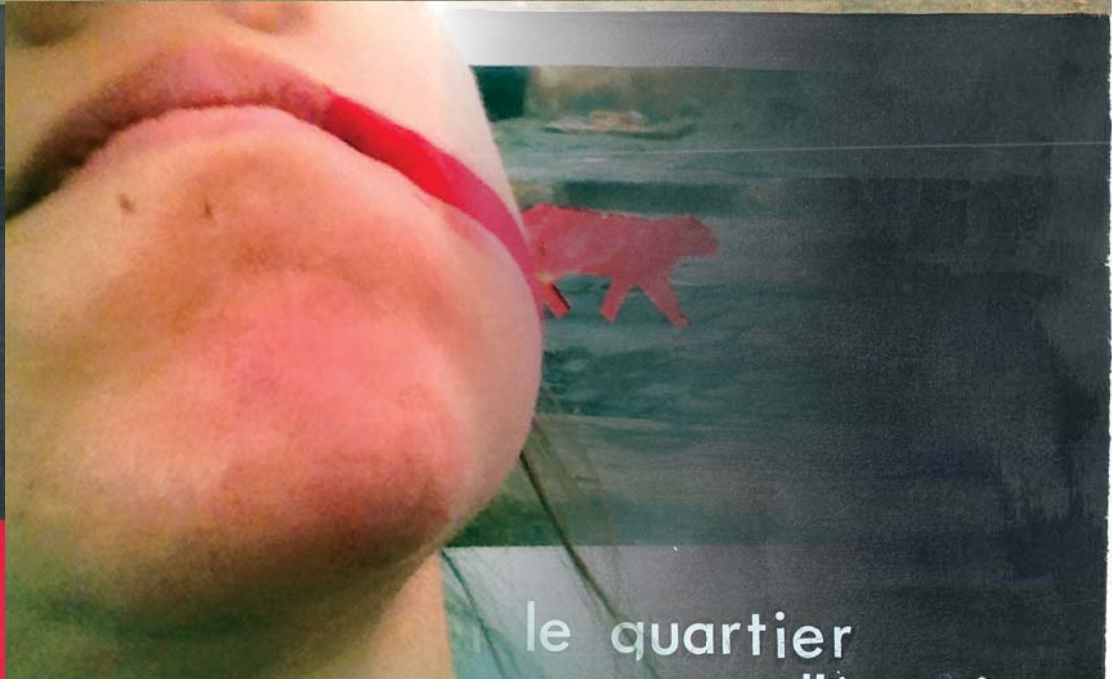
WIFI



Épicure

DANSE
 AVEC LA
 MUSIQUE





le quartier
elle marchait le quart, l'à peine





baiser
l'après-midi
sur les
vives couleurs
de la catastrophe.



Me rendre accessible au soi qui lance ses appels vers moi
depuis le soi qui est tout espace et temps.
Roshi Pat Enkyo O'Hara 🐉



Petit lexique d'urgence



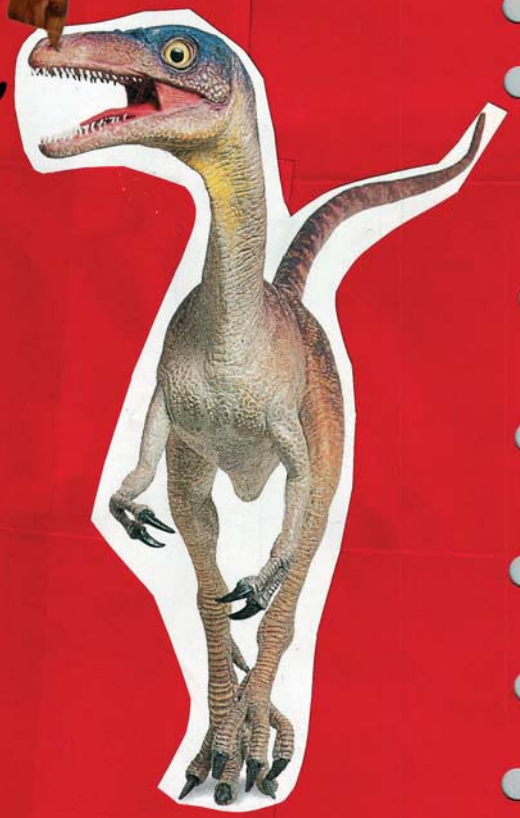


« À marcher avec eux,
sinon à contresens,
à rebours des engrenages
du matérialisme,
de la machination des
industries culturelles,
aussi, et de la mort. »

*Il n'y a pas d'avoir, que de l'être, de l'être qui réclame le dernier souffle, l'étouffement. Franz Kafka

Dans les «bas-fonds» du Web

OK.



ÉDUCATION

PERMIS

ORDONNANCES

TAXES

FACTURES

FINANCES

PERSONNELS

LOYER / HYPOTHÈQUE

TÉLÉPHONE

COMPTE BANCAIRE

AUTOMOBILE



on a

accède au

paradis



LECTURES DE

TOI AUSSI TU AS DES ARMES...
CE CORPS TIRÉ D'UN
CABINET DE DÉBARRAS...
NOTRE ART C'EST D'ÊTRE
AVEUGLÉ PAR LA
J'a-



The survivors on Wrangell Island depended to a great extent on this Inuit family, who



Je te le dis, même un homme à moitié mort déteste être vivant et ne pas savoir pourquoi. Kurt Vonnegut

→ SLAPSTICK MAN

Car nous n'avons
besoin du plaisir que
quand nous souffrons
de son absence ; mais
quand nous ne
souffrons pas, nous n'
avons aucunement
besoin du plaisir.

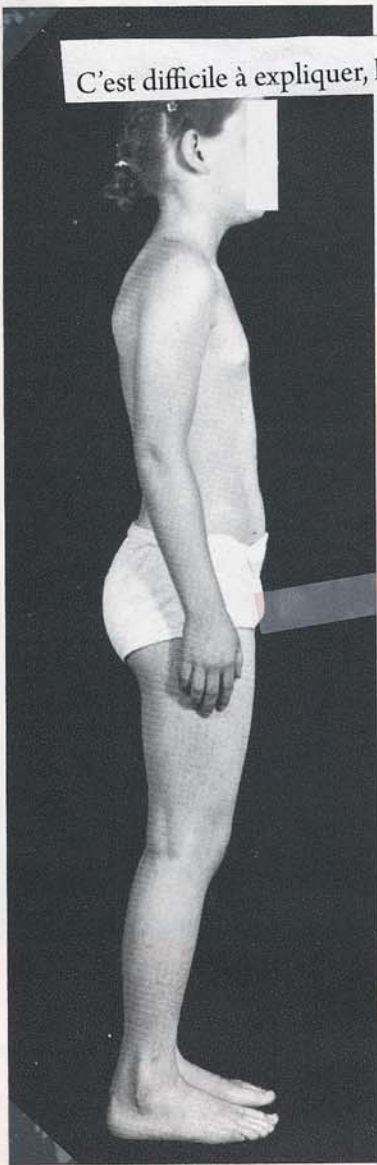
Épicure

⌘

— S.V.P. NE PAS DÉRANGER —

les proies du rêve

C'est difficile à expliquer, la peau.



J'ai appris les noms des oiseaux

et à sourire

en hôtesse de l'air

pour que ça nous fasse

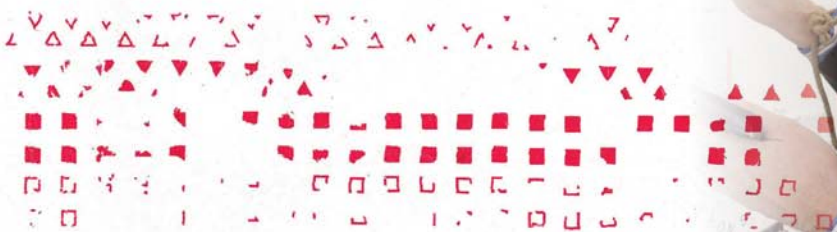
un monde

qui a ses lunettes de soleil le soir



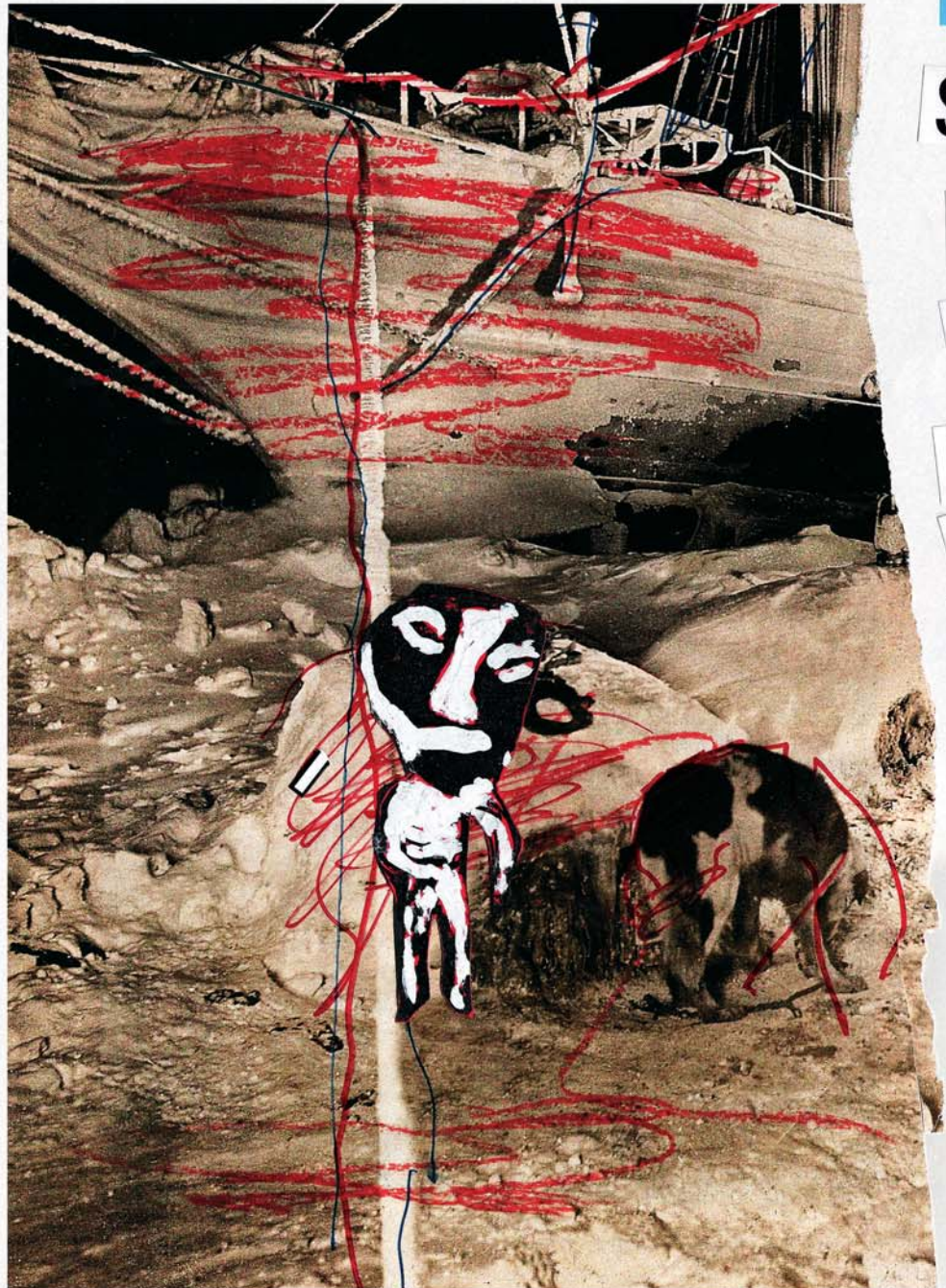
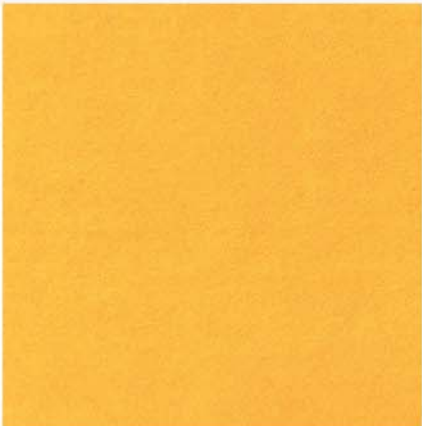
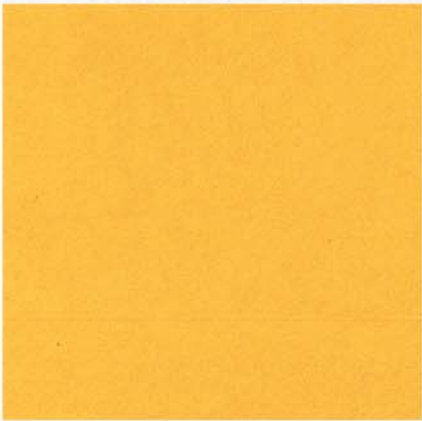
Je ne suis pas ma peau.

Ce qui est affolant, c'est de penser que les choses vont rester comme ça pour toujours.



B
E
L
L
E
D
A
N
S
L
E

S
I
L
E
N
C
E



dans le sens contraire

Tout plaisir est donc bon à cause de sa liaison naturelle avec nous, pourtant tout plaisir n'est pas à **DOMPTER**

OQP Épicure

~~« J'étais payé, entre 82-87, assez cher, pour enterrer les revues d'Inter occidentales à Limoilou en Allemagne. » FAUT OUBLIER...~~



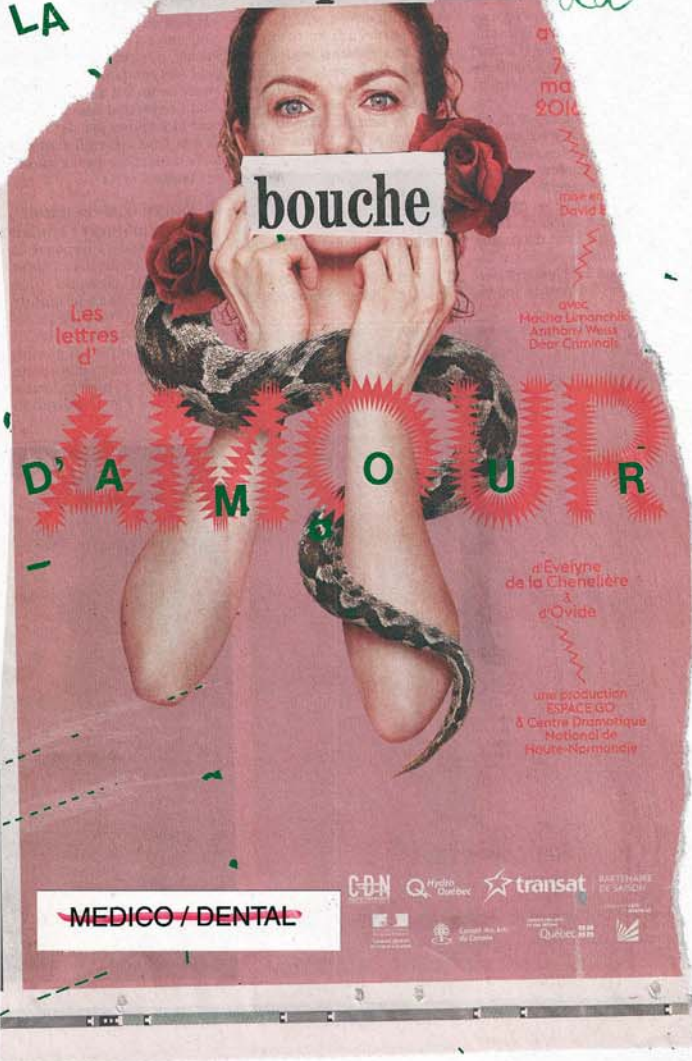
Et si le
PRESTIGE

main qui tient

C'était

LA

La



bouche

D'AMOUR

jusqu'à

forer le vent?



Lieu 13:54 9 avril 2016

Lieu 19:47 9 avril 2016

FOUILLE-MOÉ

dans le sens contraire

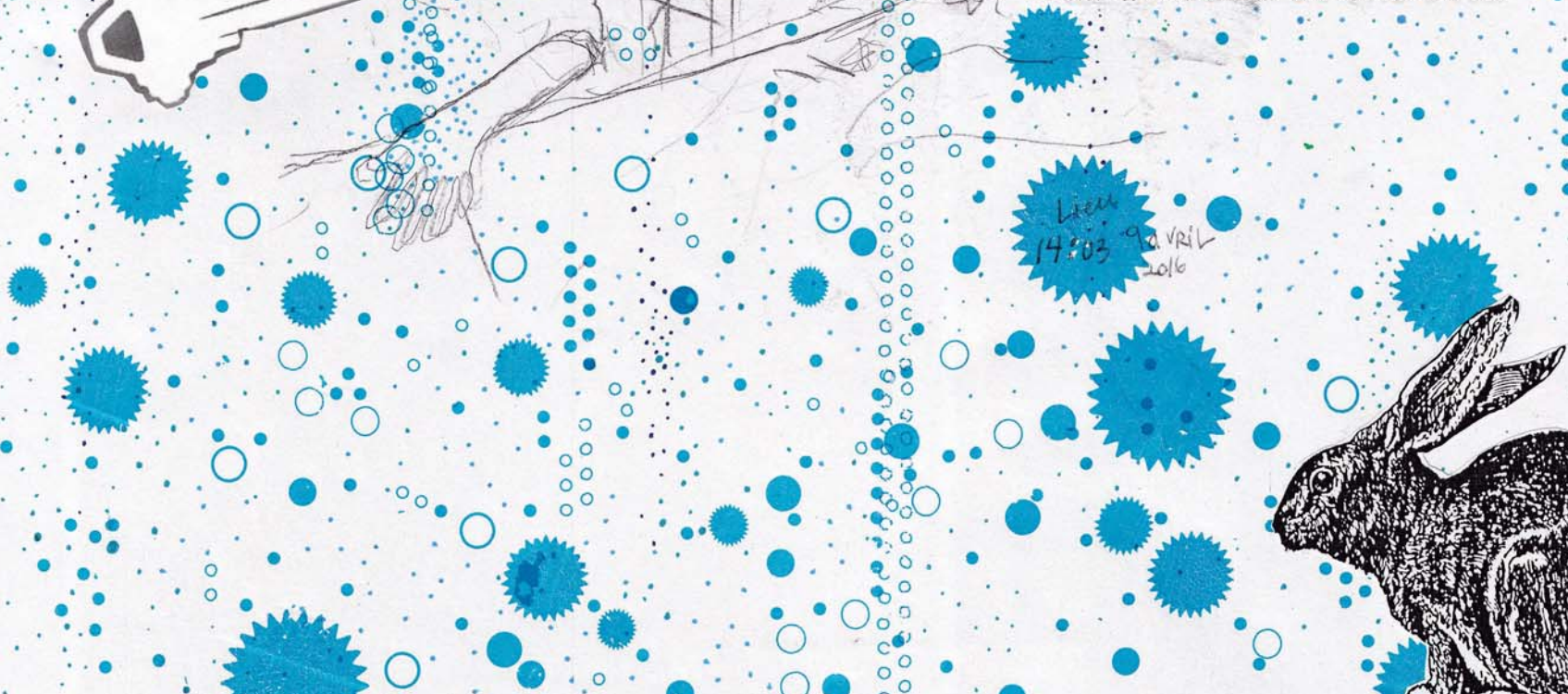
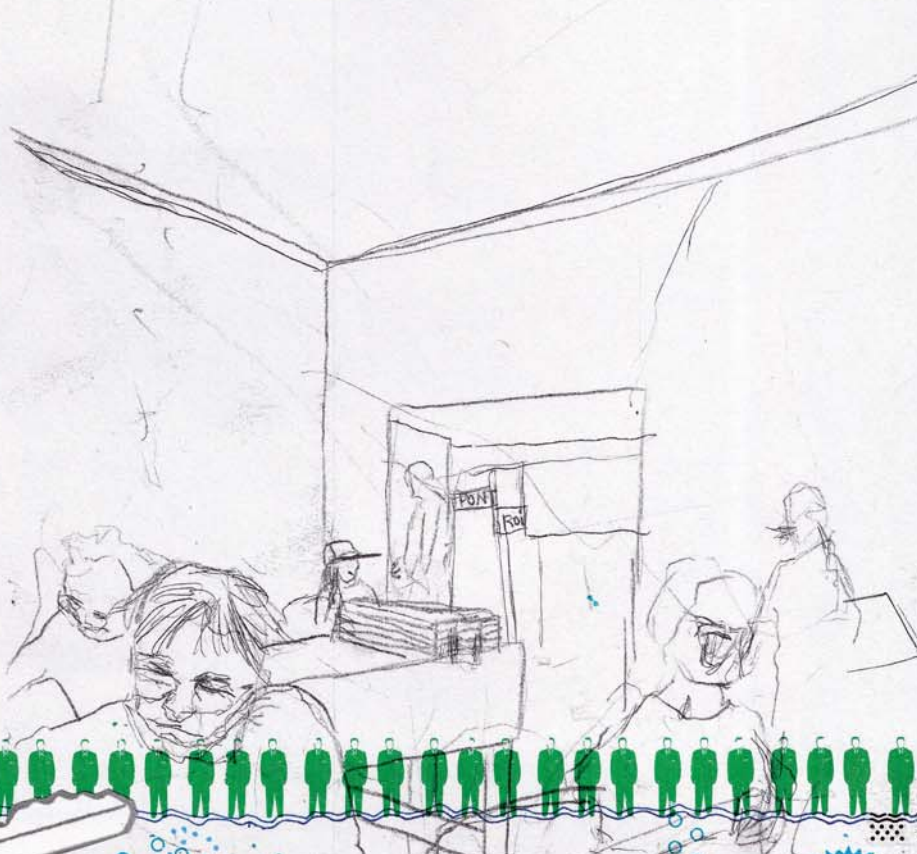
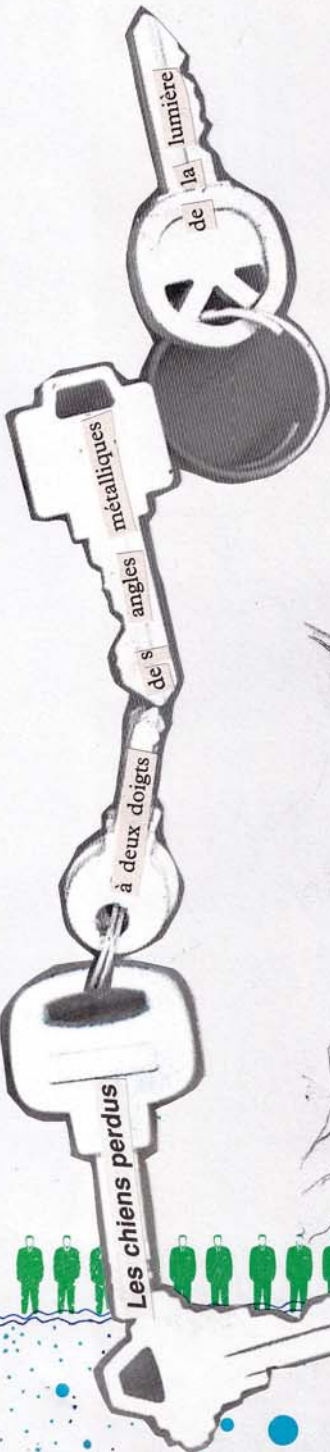


[...] pareils à des crapauds qui,
dans l'austère nuit des marais
s'appellent et ne se voient pas,
ployant à leur cri d'amour
toute la fatalité de l'univers.

René Char, *Feuillets d'Hypnos*.



joueur



14.03 9 AVRIL 2016



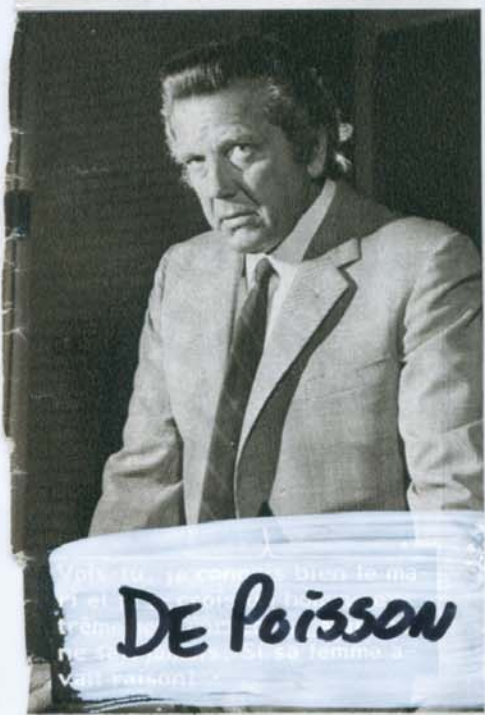
T'AS VU MON EXPO?

NON



C'EST À L'OEIL?

NON



DE POISSON



NON

NON

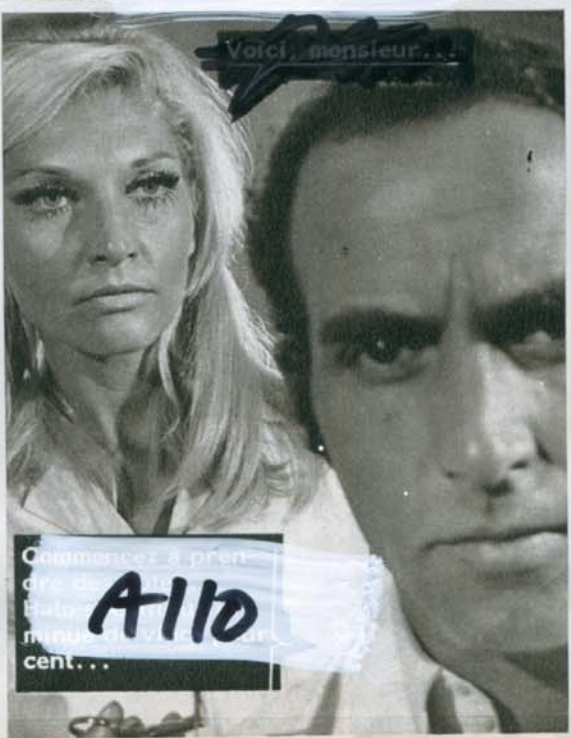


SALUT



PENDANT
CE TEMPS
à la
CHAMBRE
BLANCHE

Alfo

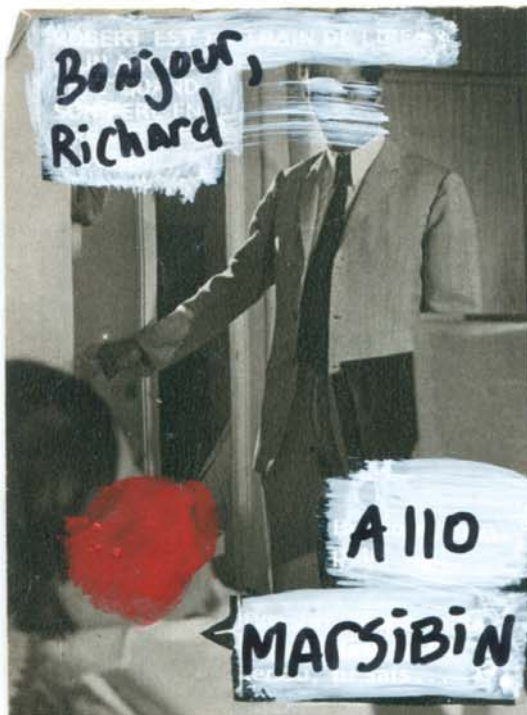


Alfo



Allo

Alfo



Bonjour, Richard

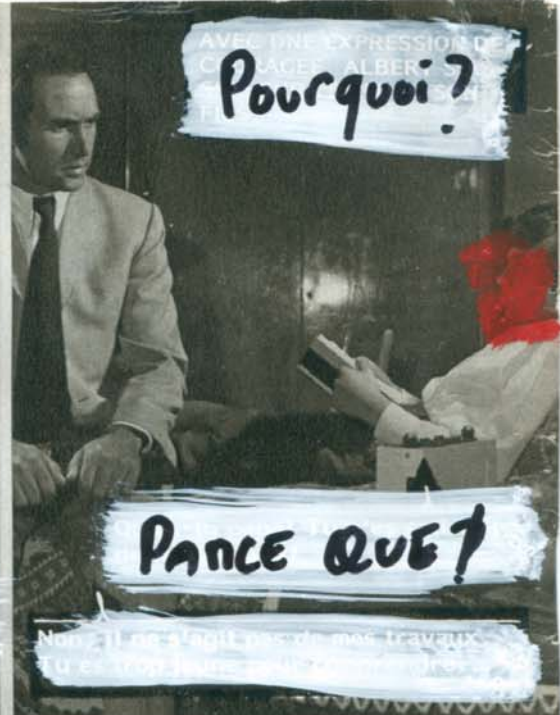
A l'ho

MARSIBIN



MON DOSSIER EST ACCEPTÉ ?

NON



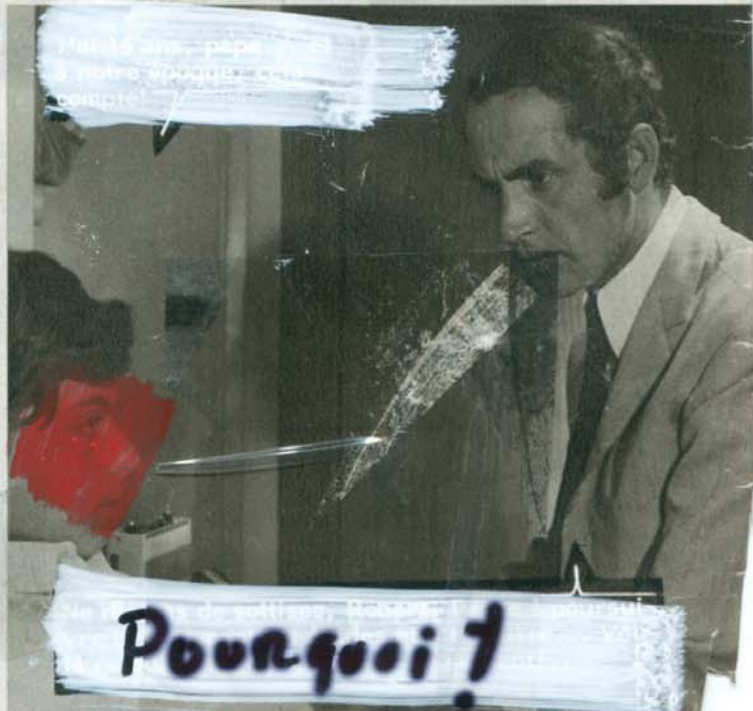
POURQUOI ?

PARCE QUE ?

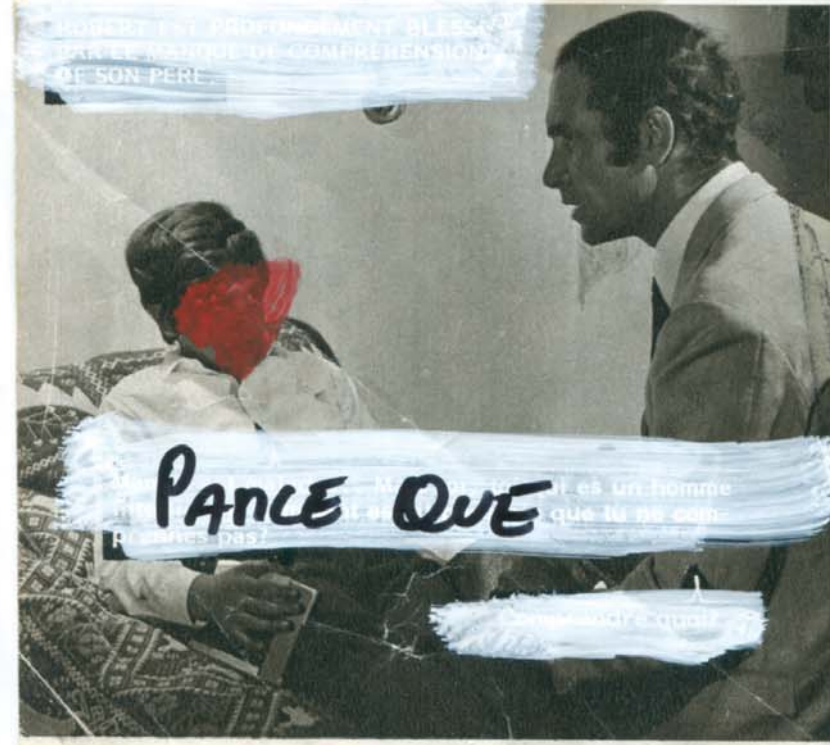


MAUDIT !

MARSIBIN



POURQUOI ?



ROBERT EST PROFONDEMENT BLESSÉ PAR LE MANQUE DE COMPRÉHENSION DE SON PÈRE.

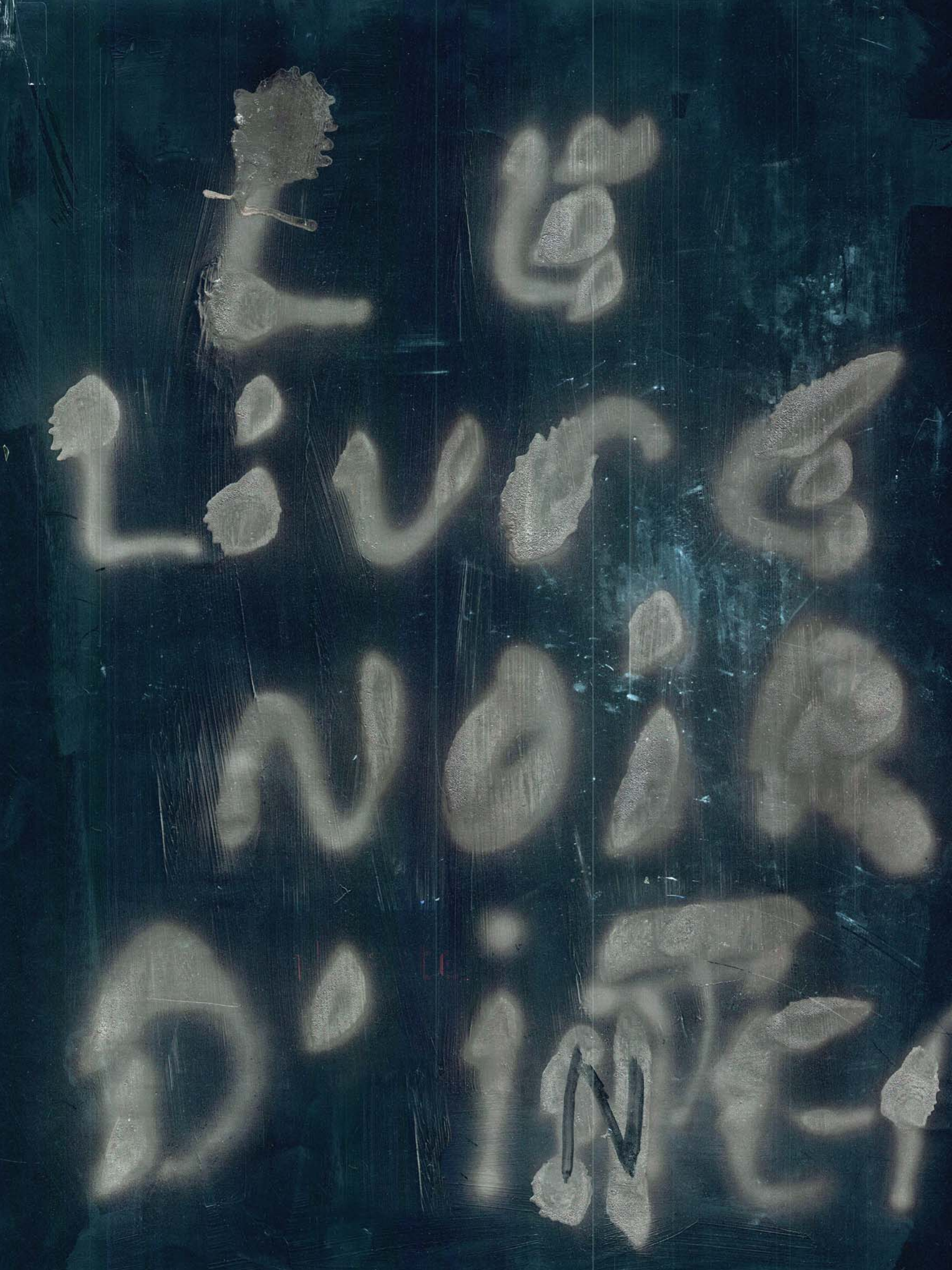
PARCE QUE



PARCE QUE...

PARCE QUE

LEERRR
EUURRL'
INGGU
ISTI
QUUE



Compagnie
Compagnie

Compagnie

Le fait

Compagnie

Compagnie

J ARR-VE





NOTICES BIOGRAPHIQUES DES ARTISTES



Né à Paris, **Patrick Altman** vit à Québec. Après des études en arts graphiques à Québec et une formation à l'École de photographie de Trois-Rivières, il effectue un stage de perfectionnement à l'Institut de technologie de Rochester (New York). Les archives personnelles et les conditions de préservation muséales inspirent grandement sa production qui explore le rôle de la photographie dans la mémoire collective, détournant le document d'archives pour en proposer un autre mode de lecture. Il a été photographe en chef au Musée national des beaux-arts du Québec pendant 35 ans.

Francis Arseneault préfère les actions aux mots. Il proclame haut et fort l'absurdité des humains par des interventions à l'état brut du corps et ses pulsions du moment présent. Il anime à la radio de CKUT depuis 1992, pratique l'art audio, la poésie sonore, la performance depuis 1993. Ex-entarteur, il est aussi propagateur des joies du nucléaire... Il respire et vie dans l'intensité du moment présent.

Mélessa Correia est artiste, auteur et coordonnatrice de services aux membres au RAIQ (Regroupement des arts interdisciplinaires du Québec), médiatrice communautaire et intervenante de proximité, travaillant à Montréal. Elle a été conceptrice d'atelier de création au MNBAQ, documentaliste dans des centres d'artistes comme La chambre blanche et Le Lieu. Ses recherches portent sur les territoires de l'agir des artistes activistes œuvrant avec les personnes en situation d'itinérance et de précarité, les pratiques du performatif du désœuvrement et du dénuement, en contexte urbain.

Pierre Demers est né à Jonquière en 1945 sur la rue Damase. Cours classique à Sainte-Anne-de-Beaupré (Rédemptoristes) et à Québec (Jésuites). Études en philo et en cinéma à l'Université Laval. Prof de cinéma au cégep de Jonquière de 1969 à 2010. Animateur de ciné-club, critique de cinéma dans diverses revues et journaliste syndical pour la Fédération autonome du collégial (FAC). Il a publié onze recueils de poésie aux Éditions Trois-Pistoles depuis 2002 et un essai, *Le Saguenay autrement et Abécédaire de maire*, à compte d'auteur, en 2012. A réalisé une quinzaine de vidéos poético-politiques et cinq courts métrages culturels dont le dernier, *Les chaars*. A animé des soirées de poésie et quatre Nuits de poésie du Saguenay avec le collectif Les poèmes animés. Collabore au blogue *Mauvaise herbe*. A remporté le Prix de poésie du Salon du livre du SLSJ en 2010 pour le recueil *La bénédiction des skidoos* : poèmes enragés.

Sébastien Dulude est d'abord poète et performeur. Il est l'auteur de deux recueils de poésie, *chambres* (Éditions Rodrigol, 2013), constitué de poèmes et de photographies de performances de l'auteur, et, plus récemment, *ouvert l'hiver* (La Peuplade, 2015). Sur scène, il s'est fait notamment connaître par ses performances exigeantes, où l'effort physique et la douleur se conjuguent avec des textes intimes, teintés d'ambiguïté. Il a eu l'occasion de présenter son travail à de nombreuses occasions au Québec, de même qu'en France, en Belgique, en Serbie et en Suède. Historien de l'édition, il s'intéresse à la typographie et à la matérialité du texte poétique. Il a publié à ce sujet l'ouvrage *Esthétique de la typographie* (Nota bene, 2013), à propos de l'œuvre du poète, éditeur et typographe québécois Roland Giguère. Il est aussi critique pour différents périodiques, dont *Lettres québécoises*, *Spirale*, *Inter*, *art actuel* et *Le Sabord*, et dirige la collection de poésie « La pulpe », vouée au livre-objet, au Léopard amoureux.

Né au Lac-Saint-Jean en 1978, **Cindy Dumais** s'installe au Saguenay après l'obtention de la maîtrise en arts de l'UQAC en 2004. Membre des Ateliers Touttout depuis 1999, elle continue ses recherches en arts visuels et en écriture sur la traversée des frontières corporelles, sur l'expérience de l'intériorité et sa traduction poétique par les mots, la forme et la matière dans l'espace. Elle tient le double rôle d'auteure et d'éditrice pour LaClignotante. Son travail est soutenu par le CALQ et se manifeste par des projets d'exposition individuels et collectifs, des publications, ou sous forme de scénographies, de conceptions graphiques et d'illustrations. Ses œuvres font partie de plusieurs collections privées et publiques, dont la collection Prêt d'œuvres d'art du Musée national des beaux-arts du Québec et la Collection Loto-Québec. Elle enseigne la pratique des arts au cégep de Chicoutimi.

Patrick Altman Mélessa Correia Pierre Demers Sébastien Dulude Francis Arseneault Marie-Anne Giguère Cindy Dumais



Jean-Jules Savoy

Artiste multidisciplinaire originaire de Ville de La Baie (Saguenay), **Jean-Claude Gagnon** vit à Québec depuis le début des années soixante-dix. Dans cette même ville, il a été responsable de l'implantation de l'art postal. Au fil des ans, il a collaboré maintes fois à la revue *Inter, art actuel* grâce à une chronique d'art postal et de poésie visuelle, la « Chronique de l'abominable homme des lettres ». En tant que performeur, musicien, artiste visuel et poète, il s'est produit au Québec, au Canada, en Italie, en France et aux États-Unis.

Geneviève et Matthieu créent un univers strident dans lequel happening musical et installation performative s'entrechoquent avec désinvolture. Inspiré par l'art et la vie, le duo évolue dans un cul-de-sac artistique en tentant de repousser constamment les limites de la discipline. C'est dans l'apprentissage de nouvelles techniques de production et par l'accumulation de savoir-faire qu'il perd temps et amis. Artistes-performeurs-musiciens, Geneviève et Matthieu travaillent à Rouyn-Noranda, au Québec. Bacheliers en arts visuels, ils présentent depuis les années deux mille des installations et performances interdisciplinaires. Coordinateurs de L'Écart, centre d'artistes en art actuel, et directeurs de la Biennale d'art performatif de Rouyn-Noranda, ils s'investissent activement dans leur communauté.

Marie-Andrée Gill Naissance à Mashteuiatsh, adolescence à brailleur sur du Éric Lapointe en essayant d'apprendre l'ilnu en plus d'être maman *full pine*. Études en littérature. Deux-trois fanzines, un recueil, *Béante*, qui a eu des prix et tout ça. Comprendre qu'on n'invente rien. Début de maîtrise en lettres. Un autre recueil, *Fruiter*, qui va bien aussi. Serveuse de crêpes dans un L'Anse-Saint-Jean près de chez vous. Voyages partout, ce qu'amène la vie littéraire, c'est bien l'*fun* avec bière en masse, faut pas se le cacher. Merci au Conseil des arts du Canada. Trente ans. Écrire pour plein de revues plaisantes, gosses une cabane dans le bois. Merci la vie.

Michaël La Chance est philosophe (Ph. D., Paris VIII) et sociologue (DEA, EHSS, Paris) de formation, poète et essayiste. Il est professeur d'esthétique à l'Université du Québec à Chicoutimi et chercheur au CÉLAT. Membre du comité de rédaction de la revue *Inter, art actuel*, il a publié des essais sur la fonction de l'art dans l'État technoeconomique, la mondialisation culturelle et l'échec de civilisation, la censure en photographie, la poésie et la peinture allemandes contemporaines devant le trauma, la cyberculture et la performance, la répression antiterroriste contre les artistes. Il a publié sept recueils de poésie, autant de recueils de prose et un roman. En 2015, il recevait le Prix d'excellence de la SODEP (texte d'opinion critique sur une œuvre littéraire ou artistique) et le prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec.

Lise Labrie vit et travaille au Bic (Québec). Après des études en arts à l'Université du Québec à Chicoutimi, elle réalise plusieurs œuvres en résidence au Québec, dont à Sagamie (Alma), au Lobe (Chicoutimi), à Caravansérail (Rimouski), à La chambre blanche (Québec) et au centre Est-Nord-Est (Saint-Jean-Port-Joli), de même qu'en résidence hors Québec en Alberta (Banff), en Argentine, en Norvège et au Mexique. Elle a été coordonnatrice de l'événement Art/Nature et commissaire de *Métissage* (Est-Nord-Est). Depuis plusieurs années, son travail artistique est lié à une réflexion sur les mélanges culturels et la conservation du patrimoine vivant, qui se manifeste autant par des œuvres publiques d'intégration des arts à l'architecture qu'au sein d'installations d'art in situ. Ses recherches explorent les spécificités culturelles, historiques et anthropologiques de lieux grâce auxquels elle analyse l'héritage de nos sociétés contemporaines. Cette démarche pose les questions sous-jacentes de l'appartenance et de l'idée territoriale nordique.

Poète transdisciplinaire, **André Marceau** crée avec les mots, les images, les sons, la performance et l'animation, ensemble ou séparément, depuis une quinzaine d'années. Pionnier de la poésie vivante et du slam, il a présenté de nombreuses prestations au Québec et ailleurs, a publié des recueils (poésie littéraire et haïkus) et a réalisé des disques, en solo ou en collectif, de poésie (orale, slam, sonore, performée). Il a participé à des expositions collectives et publié de la poésie visuelle. Il a également réalisé quelques interventions (manœuvres) de poésie dans l'espace public, dont le plus récent *Sacs à soupirs*. Fondateur du Tremplin d'actualisation de poésie (TAP), il a animé quantité de soirées, de spectacles et d'émissions de radio en poésie.

Richard Martel est né en 1950. Il investigate les arts visuels et la poésie comme la théorie et l'organisation, notamment en art action. Il a présenté ses œuvres et projets, surtout en performance, soit près de 300 performances, dans plus de 40 pays. Il a aussi produit des vidéos et des installations vidéo. Il est directeur de la revue *Inter, art actuel* et du Lieu, centre en art actuel avec qui il organise la Rencontre internationale d'art performance dans la ville de Québec. Il écrit, coordonne et produit des livres et DVD avec l'équipe des Éditions Intervention. Il préconise les rapports entre l'art et la poésie.

Hélène Matte est une poète issue des arts visuels qui dit, une artiste plasticienne qui écrit. Détentrice d'une maîtrise en arts visuels, elle est présentement doctorante en littérature, art de la scène et de l'écran à l'Université Laval. Auteure de nombreux articles sur l'art et organisatrice d'événements culturels, sa pratique interdisciplinaire interroge particulièrement le dessin, l'art action et les poésies manifestes hors du livre. Elle compte à son actif plusieurs expositions et performances en Europe, au Canada et ailleurs en Amérique.

Libre acteur des arts visuels et numériques, de la performance et de la poésie, **Hugo Nadeau** a présenté ses projets au Canada, aux États-Unis, au Brésil, en Pologne, en Angleterre, en Allemagne ainsi qu'en Chine. Il est récipiendaire de plusieurs bourses et prix locaux, provinciaux et nationaux. Son parcours diversifié et sa vision conceptuelle de l'art l'ont mené à fonder une série de projets perpétuels comme *Conspiration H.N.*, *Projet Citoyen Modèle*, *Édifice H. Nadeau* pour la poésie, *LHN (Ligue Hugo Nadeau)* et *C.A.C.H.E. (Centre d'art caché d'Hugo pour l'éternité)* dans le but de poursuivre une certaine autonomie médiatique. Il est originaire de Saint-Zacharie en Chaudière-Appalaches et vit à Montréal.

Jean-Jules Soucy vit et travaille à la baie des Ha! Ha! Son champ est le haha. Héritier de Duchamp, il ne réclame pas son dû mais la restitution de son champ, le **ha**.

Carlos Ste-Marie vit et travaille à Sainte-Brigitte-de-Laval (Québec). Il a réalisé plusieurs expositions individuelles et a participé à de nombreux collectifs et événements internationaux au Québec, au Canada ainsi qu'à l'étranger (Mexique, France, Pologne, Cuba). Son travail fait l'objet de nombreuses collections privées et publiques. En 2000, il a obtenu la bourse René-Richard dans le cadre de sa maîtrise en arts visuels à l'Université Laval. Issu de l'univers de la musique, il poursuit, parallèlement à ses activités visuelles, une production musicale dont les racines remontent à plus de 30 ans.

Situant le corps et l'espace au cœur de sa recherche, **Julie Andrée T.** se manifeste en installation et en performance. Entre le poétique et le quotidien, son travail propose des zones communes abstraites mais reconnaissables afin d'investir différents champs de questionnement à la fois culturels et existentiels. Depuis 1996, elle a exposé ses œuvres et présenté ses performances au Canada, aux États-Unis, en Europe, en Asie et en Amérique du Sud. En 2003, elle joint le groupe de performance Black Market International. En 2010, on a pu voir son travail entre autres à la Biennale de La Havane, à la Biennale de Liverpool, au Festival TransAmériques, au Festival d'Avignon et au Push Festival de Vancouver. Elle s'est produite en 2014 à la Manif d'art de Québec. Julie Andrée T. a été professeure invitée au programme de performance de l'École du Musée des beaux-arts (Boston) entre 2008 et 2011.

Née à São Paulo (Brésil), **Giorgia Volpe** vit et travaille à Québec depuis 1998. Artiste multidisciplinaire, elle est titulaire d'un baccalauréat en enseignement des arts plastiques de l'Université de São Paulo et d'une maîtrise en arts visuels de l'Université Laval. Elle a réalisé de nombreuses expositions, interventions publiques ainsi que résidences artistiques au Brésil, à Cuba, au Canada, aux États-Unis, au Mexique et en Europe. Ses œuvres ont intégré des collections d'art publiques et privées au Brésil, au Mexique, en France et au Canada.

Jean-Claude Gagnon Patrick Altman Julie Andrée T. André Marceau Richard Martel C. Ste-Marie Hugo Nadeau François AP Soucy Jean-Jules Soucy

